

Librairie Générale et Internationale G. FICKER

PARIS — 6, rue de Savoie, 6 — PARIS

SCIENCES OCCULTES

AU PAYS DES ESPRITS

Ou Roman vécu dans les mystères de l'occultisme

Préface par le Docteur PAPUS

C'est un volume absolument indispensable pour tous ceux s'intéressant aux sciences occultes et à tous ceux voulant s'initier et étudier ses sciences. L'édition anglaise est depuis longtemps épuisée ; elle se paie 50 fr. environ si l'on trouve un exemplaire. Il en sera de même de l'édition française.

Un fort volume. 5 francs

RÉDEMPTION

ROMAN SATANIQUE

Par Raymond MAYGRIER

Très connu des Spiritistes et des Occultistes, l'auteur dans son nouveau roman de **Rédemption**, nous initie au culte mystérieux et réel du Satanisme.

Il nous montre, en des scènes émouvantes et très dramatiques, son héroïne esclave d'abord du vice et de Satan, s'acheminant à la Rédemption à la faveur d'un amour chaste et naïf.

Dans **Rédemption**, M. Raymond Maygrier évoque, sous une forme saisissante le pacte infernal, les pratiques de l'Envoûtement, l'intervention des démons succubes et, enfin la possession démoniaque.

Ce roman vraiment nouveau et sortant de la banalité courante, est appelé à un très grand succès.

Prix. 3 fr. 50

J.-B. POIRSON

DÉCOUVERTE DE L'ÂME

En soi-même par la liberté

Si l'auteur att-aint son but, qui est de se faire reconnaître par son chef, ce livre commence une carrière dont on ne verra pas la fin. Si, par suite d'erreur involontaire, il est rejeté il sera l'ennemi de tout le monde, car il relègue l'Esprit Humain au second plan, et qu'y a-t-il de plus féroce que l'Amour-Propre blessé? En attendant, il a un mérite. C'est que dans la Théologie et la Philosophie les plus hautes, il n'est pas employé un terme ni une expression, qui, prise par elle-même, ne soit du plus vulgaire langage. Sa clarté ne vient que du choc d'expressions simples.

Un volume in-8. Prix. 3 fr. 50

Imprimerie de l'Initiation, 15, rue Séguier, Paris

L'Initiation



Revue philosophique des Hautes Études
PUBLIÉE MENSUELLEMENT SOUS LA DIRECTION DU
Docteur P P P U S

95^{me} VOLUME — 24^{me} ANNÉE

SOMMAIRE DU N° 7 (AVRIL 1912)

Page Astrologique (p. 1)

PARTIE PHILOSOPHIQUE

<i>L'Alchimie</i> (p. 2)	Papus.
<i>Saint-Germain</i> (p. 13)	De Gleichen.
<i>Théodexe Universelle : Examens de la Cosmogonie</i> (p. 26)	Fabre d'Olivet.
<i>Les Plantes magiques</i> (La Belladone et la Mandragone) (p. 52)	C. B.
<i>Philosophie moderne</i> (p. 63)	A. Porte du Trait des Ages
<i>Théorie de la Grande Mère ou de l'Épouse divine</i> (p. 72)	Karl Nissa.
<i>Méditation sur l'Épisode de la « Samaritaine »</i> (p. 75)	G. Wilfrid.

Partie littéraire : Un Roman occulte. — Littérature occulte. — Laissez venir à moi les petits enfants. — Victoire des Sourciers. — Ordre Martiniste. — Bibliographie.

Tout ce qui concerne la Rédaction et les Echanges doit être adressé
15, Rue Séguier, Paris (VI^e) — Téléphone 816-09

Tout ce qui concerne l'Administration :

ABONNEMENTS, VENTE AU NUMÉRO, ANNONCES

doit être adressé à la

Librairie Générale et Internationale G. FICKER

PARIS — 4 et 6, rue de Savoie — PARIS

Le numéro : 1 fr. 25 — Un AN } 10 francs pour la France.
12 francs pour l'Étranger.

L'Initiation paraît sans interruption depuis Octobre 1888.

Cette Revue a puissamment contribué à la renaissance, en France, du Spiritualisme scientifique.

Mais *l'Initiation*, ainsi que son titre l'indique, n'est pas une Revue consacrée spécialement à la diffusion des premiers éléments et des expériences de début concernant la Science psychique.

L'Initiation est une Revue complémentaire de toutes les revues exotériques. C'est l'organe des études approfondies de l'Esotérisme dans toutes les Écoles, et elle est établie pour compléter les recherches de tous ceux qui s'intéressent, au psychisme, aux sociétés occultes et à la tradition initiatique.

La collection de *l'Initiation* forme le *compendium* le plus complet des recherches occultes dans toutes les branches possibles.

Fidèle à sa ligne de conduite, *l'Initiation* est organisée pour faire paraître une foule d'études inédites de Saint-Yves sur l'Archéomètre, ainsi que des publications de manuscrits inédits de Fabre d'Olivet et d'autres auteurs qu'elle possède dans ses archives.

Deux manuscrits d'Eckarthansen attendent aussi leur apparition.

On voit que *l'Initiation* est toujours prête à justifier son antique réputation.

AVIS A NOS ABONNÉS

De nombreuses réclamations s'étant produites au sujet des abonnements, nous rappelons à nos lecteurs les faits suivants :

1° Tout abonné doit posséder une quittance de l'éditeur-administrateur de *l'Initiation*, M. Ficker, 6, rue de Savoie, Paris ;

2° Le lecteur qui prend un abonnement par l'intermédiaire d'un libraire doit exiger de ce dernier une quittance provenant directement de M. Ficker.

Le prix du numéro séparé de la Revue a été porté à 1 fr. 25, pour éviter à nos lecteurs les ennuis causés par les services directs des libraires, faits en dehors de notre administration ;

3° *L'Initiation* établit en ce moment des réductions spéciales du prix de certains ouvrages et surtout de ceux de Saint-Yves d'Alvedre, pour rembourser par des primes le prix d'abonnement de notre Revue. Ces primes sont exclusivement réservées aux abonnés inscrits chez M. Ficker.

L'Initiation d'Avril 1912

L'INITIATION (RENSEIGNEMENTS) UTILÉS

DIRECTION
15, Rue Segnier, 15
TÉLÉPHONE 816-09
PARIS-VI.

Directeur
PAPUS
Secrétaire de la Rédaction
COMBES LÉON

ADMINISTRATION
ABONNEMENTS
PUBLICITÉ : VENTE AU NUMÉRO
LIBRAIRIE G. FICKER
4 et 6, rue de Savoie, 4 et 6
PARIS

FRANCE, un an, 10 fr.
ETRANGER, — 12 fr.

PRIME GRATUITE

Le remboursement du prix de l'abonnement à L'Initiation est assuré par des primes de Librairie.

RÉDACTION. — Chaque rédacteur publie ses articles sous sa seule responsabilité. L'indépendance absolue étant la raison d'être de la Revue, la Direction ne se permettra jamais aucune note dans le corps d'un article.

Prière d'adresser tous les échanges : 6, rue de Savoie, Paris

Manuscrits. — Les manuscrits doivent être adressés à la Rédaction. Ceux qui ne pourront être insérés ne seront pas rendus, à moins d'avis spécial. Un numéro de la Revue est toujours composé d'avance : des manuscrits reçus ne peuvent donc passer au plutôt que le mois suivant.

L'Initiation est, en France, le seul organe officiel des centres suivants :

Ordre Martiniste, Délégués et Loges dans toutes les parties du monde.

Ordre Kabbalistique de la Rose + Croix, réservé aux anciens Martinistes.

École Supérieure libre des Sciences Hermétiques.

Union Idéaliste Universelle.

Rite Ancien et Primitif de la Franc-Maçonnerie (Chapitre et Temple INRI).

Rite National Espagnol (Loge symb.: Humanidad).

AVRIL

Signe Zodiacal : LE TAUREAU

LE TAUREAU

I ^{re} PARTIE	LE TAUREAU				
	Le Bœuf Grec	Le Taureau Chien	Le Taureau Grec	Le Taureau Grec	Le Taureau Grec
1. Zodiaque du Parique du Grand Temple d'Éné.					
2. Zodiaque du Parique du Temple au Nord d'Éné.					
3. Zodiaque du Parique du Grand Temple à Denderah.					
4. Zodiaque Circulaire à Denderah.					
5. Planisphère de Sebaste publié par Kircher.					
6. Sphère Arabe d'Abd-arrahman.					
7. Sphère Moderne					
II ^e PARTIE					
1. Zodiaques Grecs ou Romaines.					
2. Zodiaques Indiens					
3. Zodiaques Gothiques					



PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

Cette partie est ouverte aux écrivains de toutes Écoles sans aucune distinction, et chacun d'eux conserve la responsabilité exclusive de ses idées.

L'Alchimie

La séparation entre l'alchimie et la chimie date de la Renaissance. A ce moment, toute la partie philosophique de la science fut laissée de côté et devint l'occupation des philosophes hermétiques, tandis que la partie pratique devenait l'occupation des garçons de laboratoire et des contremaîtres constituant plus tard les chimistes.

A notre époque et sous l'influence de Berthelot et des disciples, d'une part de Louis Lucas, d'autre part, un rapprochement est en train de s'établir entre les chimistes et les alchimistes. Les chimistes ayant découvert que les alchimistes possèdent seuls la philosophie de la chimie.

Pour faire de l'alchimie, il faut connaître et avoir pratiqué au moins élémentairement la chimie, comme pour faire de l'astrologie, il faut connaître les éléments généraux de l'astronomie.

Nous ne voulons pas faire de critique, mais nous devons reconnaître qu'il y a à notre époque une foule d'alchimistes amateurs qui n'ont jamais tenu

un creuset ni allumé un four et qui se croient de profonds praticiens.

Les élèves de polytechnique, bien qu'étant d'éminents théoriciens, ont cependant fait des épures, comme le dernier des contremaîtres mécaniciens. Ils ont fait aussi de la chimie pratique dans les laboratoires avant de faire de la philosophie transcendante ; c'est une leçon que les étudiants qui veulent pratiquer sérieusement l'alchimie ne doivent pas perdre de vue.

La physique, dont la magie est la section hermétique, s'occupe des rapports des corps et des forces entre eux, mais sans s'intéresser à la décomposition ou à la recomposition de ces corps. La physique fait de la physiologie des forces naturelles.

La chimie, au contraire, tue les corps, étudie les organes éléments dont ils sont composés, puis constitue au moyen de la synthèse l'être chimique qu'elle a ainsi disséqué. C'est donc de l'anatomie de la matière avec application biologique que fait le chimiste. Citons un exemple.

Voici de l'eau, de l'eau vulgaire, telle qu'elle tombe du ciel (courant artériel de la terre) ou telle qu'elle coule dans la rivière (courant veineux de la terre).

Si nous chauffons cette eau, nous formons, par l'alliance du feu et de l'eau, de la vapeur, mais l'eau n'est pas décomposée pour cela ; nous faisons de la physique. De même, si nous congelons cette eau, nous faisons encore de la physique.

Mais si, au moyen de la pile électrique, avec ad-

jonction d'un acide. nous tuons cette eau et nous mettons dans deux éprouvettes les deux organes éléments qui constituent cette eau, l'hydrogène et l'oxygène, alors nous faisons de la chimie. De même si toujours au moyen du feu électricité nous réunissons brusquement les deux atomes d'hydrogène et l'atome d'oxygène constituant cette eau, nous resuscitons l'être chimique que nous avons tout à l'heure disséqué et nous faisons encore de la chimie non plus de dissection ou analytique mais, bien de résurrection, de reconstitution ou synthétique.

Ces premiers éléments étant bien compris, disons quelques mots de la manière dont les alchimiste conçoivent les corps qu'ils ont à étudier.

Pour l'alchimiste, il existe une force première dont tout ce que nous voyons est une condensation à différents degrés. Cette force, qui s'appelle l'âme du monde, est déversée sur notre terre par le soleil. Le soleil est donc pour nous la source de toutes les forces, les forces envoyées par les planètes n'étant que des modifications des colorations dynamiques de la force solaire.

Pour être clair, il faut donc laisser de côté l'origine de cette force solaire et raisonner comme si le soleil était réellement la source de toutes les forces de la nature.

La terre, avec tout ce qui est dessus, c'est du soleil refroidi. Les actions naturelles se bornent donc à l'influence du soleil vivant et chaud sur le soleil refroidi.

Pour éviter des complications inutiles, l'alchimiste appelle *substance* tout ce qui est formé de soleil refroidi et *force* tout ce qui peut modifier la constitution ou les états de cette substance.

Remarquons que les chimistes sont arrivés exactement à la même théorie, avec Mendeleef; ils considèrent que tous les corps chimiques sont des condensations plus ou moins intenses de l'hydrogène, dont la densité égale 0,068 à peu près. Plus un corps est dense, c'est-à-dire lourd, plus il s'éloigne de la force primordiale pour se rapprocher du froid de la mort. L'or, qui a pour densité 19,5, le mercure métallique, qui a pour densité 13,6, et enfin le platine, qui a pour densité 21,5 sont donc des corps où la matière est extrêmement condensée. C'est l'état solide dans tout ce qu'il y a de plus absolu. Il existe une progression mathématique depuis l'hydrogène jusqu'au platine, qui a permis de déterminer exactement la place des corps chimiques connus, d'après leur constitution atomique et de découvrir des corps qu'on ne connaissait pas encore et qui apparaissaient dans la spirale de Mendeleef.

Pour revenir à l'alchimiste, tous les corps terrestres sont en définitive de la terre, avec plus ou moins de soleil. L'alchimiste recherche les moyens d'augmenter la quantité de soleil dans un corps pour l'ouvrir, le dilater ou l'évoluer. C'est ce qu'il appelle la dissolution (*solve*).

Où l'alchimiste cherche le moyen d'augmenter la densité de la substance par un ferment c'est ce qu'il appelle la compression, la congulation (*coagula*).

La substance se présente pour l'alchimiste sous quatre aspects, en partant de l'état où il y a le plus de matières.

Ces quatre aspects sont : l'aspect terre, que les chimistes appellent l'état solide ; l'aspect eau, que les chimistes appellent état liquide ; l'aspect air que les chimistes appellent état gazeux et l'aspect feu, que les chimistes appellent état de force et les alchimistes, état solaire.

Quand nous brûlons une bûche dans la cheminée, le soleil qui est contenu en elle sort sous forme de chaleur et de lumière et la terre que l'arbre avait fixée, reste sous forme de cendres. C'est une des plus belles expériences alchimiques.

A côté des états de la substance, nous avons ses fonctions, qui sont différentes selon la quantité de soleil ou de terre qui entre dans un corps. Il y a un état de la substance où elle fixe tout ; ainsi si nous prenons de l'huile et de l'eau, nous ne pouvons pas les unir, nous ne pouvons que les juxtaposer. Si nous ajoutons de la soude ou de l'ammoniaque à l'huile et à l'eau, nous les fixons. Cette propriété de tout fixer est caractéristique de ce que l'alchimiste appelle le sel.

La soude ou l'ammoniaque sont donc un sel dans le langage des alchimistes. On peut sans grande erreur donner ce nom de sel alchimique à tous les alcalins.

La seconde fonction de la substance c'est de tout brûler. Si nous versons une goutte d'acide chlo-

rhydrique (en alchimie : esprit de sel) sur du fer, le fer sera mangé, l'âme gazeuse renfermée dans l'acide sera libérée et le fer fixera le corps de l'acide.

Dans ce cas, l'acidē brûle, mange, libère et il agit selon le terme soufre des alchimistes.

A côté de ces deux fonctions de la substance, sel ou soufre, il en existe une troisième, c'est de tout lier sans pour cela avoir besoin de le fixer. Ainsi, prenons de l'huile et du vin : pour en faire un tout homogène, nous aurons de la difficulté. Ajoutons-y de l'eau glacée ; cette eau, en condensant l'huile, va lier le vin et nous allons obtenir une sorte de pommade qui est le baume du Samaritain de la Bible. Or, l'eau glacée a fait, dans ce cas, la fonction que les alchimistes appellent mercure.

Un corps chimique peut donc agir successivement comme sel, comme soufre ou comme mercure selon le corps avec lequel il se trouve en rapport. Les chimistes actuels n'ont fait que reprendre les idées des alchimistes, mais ils ont appelé alcalin, acide ou base (1), ce que les alchimistes appelaient sel, soufre ou mercure.

A côté de ces qualités chimiques de la substance d'être alcaline, acide ou basique, il se trouve des qualités physiques qui sont les suivantes : la substance coagule tout, comme un métal auquel on incorpore un sel ; la substance est alors dite de tempérament froid, ou maigre.

(1) Nous donnons le nom de *base* à tout corps qui n'agit en rien sur le Lupin de Tournesol. Il y a en effet en chimie des bases alcalines.

La substance, au contraire, attire le gras et le fixe; elle est dite de tempérament sec.

La substance dissout, volatilise tout ce qui l'approche; elle est dite de tempérament chaud.

Enfin, la substance repousse énergiquement le gras; elle est dite de tempérament humide.

Ces qualités de la substance ont été attribuées par les anciens non seulement aux corps chimiques, mais encore au tempérament de tous les êtres vivants, minéraux, végétaux, animaux, hommes ou astres.

Une fois les qualités de la substance bien établies, nous allons voir comment on y fait rentrer la force (coagulation) ou comment on en fait sortir la force (fermentation).

Pour l'alchimiste comme pour le chimiste, la matière et la force se pénètrent réciproquement, et le jeu de pénétration de la force dans la matière ou de départ de la force hors de la matière, constitue toute l'étude des phénomènes physiques ou chimiques.

Quand la force domine la matière, cette dernière réduite au rôle de support de vibration semble avoir presque entièrement disparu. C'est le cas de la production des forces physiques, qui sont d'autant plus dynamiques que la vibration est plus lente. Ainsi, le son peut briser le verre dans lequel chante le ténor ou la vitre sur laquelle il agit, parce que les vibrations du son sont lentes et qu'un grand secret est renfermé dans l'emploi du son comme force dynamique; tandis que la lumière, bien que matérielle, traverse la vitre sans l'abîmer en rien.

Cet état de la matière dominé par la force correspond à ce que l'alchimiste appelle les forces dissolvantes (*solve*). C'est dans cette section que l'alchimiste étudie l'ouverture des corps, c'est-à-dire leur pénétration par la force solaire ou ses dérivés, d'où dépend l'évolution appelée par l'alchimiste : fermentation. Cette ouverture des corps a plusieurs degrés : depuis la putréfaction jusqu'à la sublimation, en passant par le chauffage double (ventre de cheval), le chauffage fort (bains de sable), le chauffage violent de l'athanor pour arriver à la sublimation et à la distillation.

Lorsque la matière domine, au contraire la force, il y a augmentation de densité, matérialisation, coagulation, et cela répond à la pratique (*coagula*) des alchimistes.

Cette matérialisation est grossièrement produite par le froid. Le froid peut être très doux, comme celui qui précipite le matin la rosée dans les prés. Il peut être fort, comme celui produit par la glace et il peut être très fort, comme celui produit par l'évaporation brusque de l'air liquide ou des corps fortement comprimés.

La technique chimique actuelle donne aux alchimistes de précieux moyens d'action, qui manquaient à tous leurs devanciers. Si nous voulions résumer le problème alchimiste d'après les idées ci-dessus, nous dirions ceci : il faut d'abord obtenir la fixation dans la matière d'une très grande quantité de force, ce qui constitue le ferment minéral ou pierre philosophale. Ce ferment, mis en contact avec une

substance minérale, produit dans le métal une ouverture des atômes, suivie d'une détente brusque qui libère une partie de la force encore concentrée dans le métal et coagule ce dernier de manière à le faire descendre brusquement dans la série des densités, à le rendre plus lourd et à involuer le mercure (13,6) vers l'or (19,5). Le problème alchimique, au point de vue minéral, se compose donc de deux temps : un temps d'évolution ou établissement du ferment, et un temps d'involution ou action du ferment dynamisé comme source de détente de la force atomique contenue dans le métal.

Au point de vue végétal, le problème suit exactement les mêmes lois; il y a d'abord dynamisation des végétaux par l'action du soleil unie à la fermentation, d'où putréfaction.

Il y a ensuite condensation, coagulation des éléments ainsi libérés par la distillation; il y a enfin action du résultat de cette distillation sur une masse de matière inerte.

Donnons un exemple :

Voici un amas de feuilles de roses. Si nous les distillons, telles qu'elles sortent de la fleur, nous aurons une essence inférieure; si, au contraire, nous les laissons fermenter, la putréfaction ouvre les pores des pétales de roses, et, en distillant ou en reprenant par l'éther et en congelant l'essence, nous obtenons un produit qui est véritablement la pierre philosophale, végétale de la rose, sous le nom d'essence de rose. Une goutte de cette essence transmue en parfum 500.000 gouttes d'esprit de vin

ou de grain dans lequel cette goutte est placée. Le cycle de l'eau fera bien comprendre aussi l'action des deux lois alchimiques (*solve*) et (*coagula*).

Voici de l'eau liquide : c'est le mercure aquatique.

Nous insinuons dans cette eau de la force chaleur. Nous faisons un mélange qui commence à l'eau chaude et qui peut aller jusqu'à la vapeur à haute pression, source d'un dynamisme formidable. A l'état de vapeur, l'eau sert simplement de support à la vibration chaleur. Aussi, traverse-t-elle facilement un linge sans le détériorer comme la lumière traverse le verre sans le détériorer.

Mais nous commençons l'opération inverse. Le mercure aquatique était devenu soufre aquatique par l'adjonction de la chaleur. Nous précipitons cette vapeur dans un récipient extrêmement refroidi. La force contenue dans ce mélange de chaleur-eau se sépare brusquement de son support. L'eau se coagule en glace ; au point de vue alchimique, c'est le sel aquatique, et la force retourne à son origine solaire.

Ces deux exemples sont assez clairs pour mériter d'être étudiés de près par tous ceux qui voudront comprendre la pratique alchimique.

L'alchimiste se sert beaucoup de symboles et d'allégories. Il a à sa disposition comme éléments symboliques généraux quatre images correspondant aux quatre formes de toute matière. Ces images sont : le soleil, correspondant au feu et à l'origine ; c'est le père universel.

La lune, correspondant à l'eau : c'est la mère des

eaux vives, du ciel (maha, maya, Marie la vierge ou Isis).

Le vent ou atmosphère, correspondant à l'élément « air » et matérialisation sur terre des principes astres; enfin, la terre, correspondant au solide et à la matérialisation et qui nourrit toutes les créations.

On pourra retrouver ainsi la fameuse substance universelle, que les Egyptiens, par la plume d'Hermès Trismégiste, appellent « Thélème » et dont ils exposent ainsi la génération :

Le soleil en est le père, la lune en est la mère, le vent l'a porté dans son ventre et la terre en est la nourrice.

Tels sont les premiers éléments d'alchimie qu'une étude plus complète permettra maintenant de développer facilement.

PAPUS.



Saint-Germain

Le penchant pour le merveilleux inné à tous les hommes en général, mon goût particulier pour les impossibilités, l'inquiétude de mon scepticisme habituel, mon mépris pour ce que nous savons et mon respect pour ce que nous ignorons, voilà les mobiles qui m'ont engagé à voyager durant une grande partie de ma vie dans les espaces imaginaires. Aucun de mes voyages ne m'a fait autant de plaisir; j'ai été absent pendant bien des années, et suis très fâché de devoir maintenant rester chez moi.

Bien persuadé qu'on ne peut être constamment heureux qu'en poursuivant de près un bonheur, qui s'échappe sans cesse, sans jamais se laisser atteindre, je suis moins fâché de n'avoir rien trouvé de ce que je cherchais, que de ne plus savoir où aller et de n'avoir plus ni conducteur ni compagnon de voyage. Je suis seul, sédentaire dans les châteaux en Espagne, que j'élève et que je détruis comme un enfant qui bâtit et renverse ses châteaux de cartes.

Mais pour varier mes plaisirs, et pour rafraîchir mon imagination, je vais me retracer les souvenirs de quelques-uns des personnages principaux que j'ai

rencontrés dans mes voyages, qui m'ont guidé, logé, nourri, et qui m'ont procuré des jouissances pas moins réelles que tant d'autres qui sont passées et qui n'existent plus.

Je commence par le célèbre Saint-Germain, non seulement parce qu'il a été pour moi le premier en date, mais aussi le premier dans son genre.

Revenant à Paris en 1769, je fis une visite à la veuve du chevalier Lambert, que j'avais connu précédemment, et y vis entrer après moi un homme de taille moyenne, très robuste, vêtu avec une simplicité magnifique et recherchée. Il jeta son chapeau et son épée sur le lit de la maîtresse du logis, se plaça dans un fauteuil près du feu et interrompit la conversation en disant à l'homme qui parlait : « Vous ne savez ce que vous dites, il n'y a que moi qui puisse parler sur cette matière, que j'ai épuisée tout comme la musique que j'ai abandonnée, ne pouvant plus aller au-delà »

Je demandai avec étonnement à mon voisin qui était cet homme-là, et il m'apprit que c'était le fameux M. de Saint-Germain, qui possédait les plus rares secrets et à qui le roi avait donné un appartement à Chambord, qui passait à Versailles des soirées entières avec Sa Majesté et Madame de Pompadour, et après qui tout le monde courait, quand il venait à Paris. Madame Lambert m'engagea à dîner pour le lendemain, ajoutant avec une mine glorieuse, que je dînerais avec M. de Saint-Germain, lequel par parenthèse faisait la cour à l'une de ses filles et logeait dans la maison.

L'impertinence du personnage me retint longtemps dans un silence respectueux à ce dîner ; enfin, je hasardai quelques propos sur la peinture, et m'é-tendis sur différents objets que j'avais vus en Italie. J'eus le bonheur de trouver grâce aux yeux de M. de Saint-Germain ; il me dit : « Je suis content de vous, et vous méritez que je vous montre tantôt une douzaine de tableaux, dont vous n'aurez pas vu de pareils en Italie. » Effectivement il me tint presque parole, car les tableaux qu'il me fit voir étaient tous marqués à un coin de singularités ou de perfections, qui les rendait plus intéressants que bien des morceaux de la première classe, surtout une Sainte Famille de Murillo, qui égalait en beauté celle de Raphael à Versailles ; mais il me montra bien autre chose, c'était une quantité de pierreries et surtout des diamants de couleur, d'une grandeur et d'une perfection surprenantes.

Je crus voir les trésors de la lampe merveilleuse. Il y avait, entre autres, une opale d'une grosseur monstrueuse et un saphir blanc de la taille d'un œuf, qui effaçait par son éclat celui de toutes les pierres de comparaison que je mettais à côté de lui. J'ose me vanter de me connaître en bijoux, et je puis assurer que l'œil ne pouvait découvrir aucune raison pour douter de la finesse de ses pierres, d'autant plus qu'elles n'étaient point montées.

Je restai chez lui jusqu'à minuit et le quittai son très fidèle sectateur. Je l'ai suivi pendant six mois avec l'assiduité la plus soumise, et il ne m'a rien appris, sinon à connaître la marche et la singularité

de la charlatanerie. Jamais homme de sa sorte n'a eu ce talent d'exciter la curiosité et de manier la crédulité de ceux qui l'écoutaient. Il savait doser le merveilleux de ses récits, suivant la réceptibilité de son auditeur. Quand il racontait à une bête un fait du temps de Charles-Quint, il lui confiait tout crument qu'il y avait assisté; et quand il parlait à quelqu'un de moins crédule, il se contentait de peindre les plus petites circonstances, les mines et les gestes des interlocuteurs, jusqu'à la chambre et la place qu'ils occupaient, avec un détail et une vivacité qui faisaient l'impression d'entendre un homme qui y avait réellement été présent. Quelquefois, en rendant un discours de François I^{er} ou de Henri VIII, il contrefaisait la distraction, et disant : « Le Roi se tourna vers moi »... il avalait promptement le moi et continuait avec la précipitation d'un homme qui s'est oublié, « vers le duc un tel. »

Il savait, en général, l'histoire minutieusement, et s'était composé des tableaux et des scènes si naturellement représentés que jamais témoin oculaire n'a parlé d'une aventure récente, comme lui de celles des siècles passés.

« Ces bêtes de Parisiens, me dit-il un jour, croient que j'ai cinq cents ans, je les confirme dans cette idée, puisque je vois que cela leur fait tant de plaisir, ce n'est pas que je ne sois infiniment plus vieux que je ne parais, » — car il souhaitait pourtant que je fusse sa dupe jusqu'à un certain point. Mais la bêtise de Paris ne s'en tint pas à lui donner quelque peu de siècles : elle est allée jusqu'à en faire un con-

temporain de Jésus-Christ, et voici ce qui a donné lieu à ce conte.

Il y avait à Paris un homme facétieux, nommé milord Gower, parce qu'il contrefaisait les Anglais merveilleusement. Après avoir été employé par la guerre de sept ans, à la Cour comme espion à l'armée anglaise, les courtisans se servaient de lui à Paris pour jouer toutes sortes de personnages déguisés et pour mystifier les bonnes gens. Or, ce fut ce milord Gower, que les mauvais plaisants menèrent dans le Marais sous le nom de M. de Saint-Germain, pour satisfaire la curiosité des dames et des badauds de ce canton de Paris plus aisé à tromper que le quartier du Palais-Royal ; ce fut sur ce théâtre que notre faux adepte se permit de jouer son rôle, d'abord avec un peu de charge, mais, voyant qu'on recevait tout avec admiration, il remonta de siècle en siècle jusqu'à Jésus-Christ dont il parlait avec une familiarité si grande, comme s'il avait été son ami. « Je l'ai connu intimement, disait-il ; c'était le meilleur homme du monde, mais romanesque et inconsidéré ; je lui ai souvent prédit qu'il finirait mal. » Ensuite notre acteur s'étendait sur les services qu'il avait cherché à lui rendre par l'intercession de Madame Pilate, dont il fréquentait la maison journallement. Il disait avoir connu particulièrement la sainte Vierge, sainte Elisabeth et sainte Anne sa vieille mère. » Pour celle-ci, ajoutait-il, je lui ai rendu un grand service après sa mort. Sans moi, elle n'aurait jamais été canonisée. Pour son bonheur, je me suis trouvé au concile de Nicée, et comme je connaissais beaucoup

plusieurs des évêques qui le composaient, je les ai tant priés, leur ai tant répété que c'était une si bonne femme, que cela leur coûterait si peu d'en faire une sainte que son brevet lui fut expédié. » C'est cette facétie si absurde et répétée à Paris assez sérieusement, qui a valu à M. de Saint-Germain le renom de posséder une médecine qui rajeunissait et rendait immortel; ce qui fit composer le conte bouffon de la vieille femme de chambre d'une dame, qui avait caché une fiole de cette liqueur divine: la vieille soubrette la déterra et en avala tant, qu'à force de boire et de rajeunir, elle redevint petite enfant.

Quoique toutes ces fables et plusieurs anecdotes débitées sur l'âge de M. de Saint-Germain ne méritent ni la croyance ni l'attention des gens sensés, il est pourtant vrai que le recueil de ce que des personnes dignes de foi m'ont attesté sur la longue durée et la conservation presque incroyables de sa figure, a quelque chose de merveilleux. J'ai entendu Rameau et une vieille parente d'un ambassadeur à Venise assurer y avoir connu M. de Saint-Germain, en 1710, ayant l'air d'un homme de cinquante ans. En 1759, il paraissait en avoir soixante, et alors M. Morin, depuis mon secrétaire d'ambassade, de la véracité duquel je puis répondre, renouvelant chez moi sa connaissance faite en 1735 dans un voyage en Hollande, s'est prodigieusement émerveillé de ne le pas trouver vieilli d'une année. Toutes les personnes qui l'ont connu depuis, jusqu'à sa mort, arrivée à Schlessvig, en 1780, si je ne me trompe, et que j'ai questionnées sur les apparences de son âge, m'ont tou-

jours répondu qu'il avait eu l'air d'un sexagénaire bien conservé.

Voilà donc un homme de cinquante ans qui n'a vieilli que de dix ans dans l'espace de soixante-dix ans, et une notice qui me paraît la plus extraordinaire et la plus remarquable de son histoire.

Il possédait plusieurs secrets chimiques, surtout pour faire des couleurs, des teintures et une espèce similor d'une rare beauté. Peut-être même était-ce lui qui avait composé ces pierreries dont j'ai parlé, et dont la finesse ne pouvait être démentie que par la lime. Mais je ne l'ai jamais entendu parler d'une médecine universelle.

Il vivait d'un grand régime, ne buvait jamais en mangeant, se purgeait avec des follicules de séné qu'il arrangeait lui-même, et voilà tout ce qu'il conseillait à ses amis qui le questionnaient sur ce qu'il fallait faire pour vivre longtemps. En général, il n'annonçait jamais comme les autres charlatans des connaissances surnaturelles.

Sa philosophie était celle de Lucrèce ; il parlait avec une emphase mystérieuse des profondeurs de la nature, et ouvrait à l'imagination une carrière vague, obscure et immense sur le genre de sa science, ses trésors et la noblesse de son origine.

Il se plaisait à raconter des traits de son enfance, et se peignait alors environné d'une suite nombreuse, se promenant sur des terrasses magnifiques, dans un climat délicieux, comme s'il aurait été le prince héréditaire d'un roi de Grenade du temps des Maures. Ce qui est bien vrai, c'est que personne, aucune

police n'a jamais pu découvrir qui il était, pas même sa patrie.

Il parlait fort bien l'anglais et l'allemand, le français avec un accent piémontais, l'italien supérieurement, mais surtout l'espagnol et le portugais sans le moindre accent.

J'ai oui dire qu'entre plusieurs noms allemands, italiens et russes, sous lesquels on l'a vu paraître avec éclat dans différents pays, il avait aussi porté anciennement celui du marquis de Montferrat. Je me rappelle que le vieux baron de Stosch m'a dit à Florence avoir connu, sous le règne du régent, un marquis de Montferrat, qui passait pour un fils naturel de la veuve de Charles II, retirée à Bayonne, et d'un banquier de Madrid.

M. de Saint-Germain fréquentait la maison de M. de Choiseul et y était bien reçu; nous fûmes donc bien étonnés d'une violente sortie que ce ministre fit à sa femme au sujet de notre héros. Il lui demanda brusquement pourquoi elle ne buvait pas? Et elle lui ayant répondu: qu'elle pratiquait, ainsi que moi, le régime de M. de Saint-Germain avec bon succès, M. de Choiseul lui dit: « Pour ce qui est du Baron, à qui j'ai reconnu un goût tout particulier pour les aventuriers, il est le maître de choisir son régime, mais vous, madame, dont la santé m'est précieuse, je vous défends de suivre les folies d'un homme aussi équivoque. » Pour couper une conversation qui devenait embarrassante, le Bailli de Solar demanda à M. de Choiseul s'il était vrai que le gouvernement ignorait l'origine d'un

homme qui vivait en France sur un pied si distingué. « Sans doute que nous le savons, répliqua M. de Choiseul (et ce ministre ne disait pas vrai) : c'est le fils d'un juif portugais, qui trompe la crédulité de la ville et de la cour ; il est étrange, ajouta-t-il en s'échauffant davantage, qu'on permette que le roi soit souvent presque seul avec un tel homme, tandis qu'il ne sort jamais qu'entouré de gardes, comme si tout était rempli d'assassins. » Ce mouvement de colère provenait de sa jalousie contre le maréchal de Belle-Isle, dont Saint-Germain était l'âme damnée, et auquel il avait donné le plan et le modèle de ses fameux bateaux plats qui devaient servir à une descente en Angleterre.

La suite de cette inimitié et les soupçons de M. de Choiseul se développèrent peu de mois après. Le maréchal intriguait sans cesse pour se faire l'auteur d'une paix particulière avec la Prusse, et pour rompre le système de l'alliance entre l'Autriche et la France, sur lequel était fondé le crédit du duc de Choiseul. Louis XV et madame de Pompadour désiraient cette paix particulière. Saint-Germain leur persuada de l'envoyer à la Haye au duc Louis de Brunswick dont il se disait l'ami intime, et promit de réussir par ce canal dans une négociation dont son éloquence présentait les avantages sous l'aspect le plus séduisant.

Le maréchal dressa les instructions, le roi les remit lui-même avec un chiffre à M. de Saint-Germain qui, étant arrivé à la Haye, se crut assez autorisé pour trancher du ministre. Son indiscretion fit que

M. d'Affry, alors ambassadeur en Hollande, pénétra le secret de cette mission et fit, par un courrier qu'il envoya, des plaintes amères à M. de Choiseul, de ce qu'il exposait un ancien ami de son père et la dignité du caractère d'ambassadeur à l'avanie de faire négocier la paix, sous ses yeux, sans l'en instruire, par un étranger obscur.

M. de Choiseul renvoya le courrier sur-le-champ, ordonnant à M. d'Affry d'exiger avec toute l'énergie possible des États généraux que M. de Saint-Germain lui fût livré, et, cela fait, de l'adresser, pieds et poings liés à la Bastille. Le jour d'après, M. de Choiseul produisit au Conseil la dépêche de M. d'Affry. Il lut ensuite la réponse qu'il lui avait faite, puis, promenant ses regards avec fierté autour de ses collègues, et fixant alternativement le roi et M. de Belle-Isle, il ajouta : « Si je ne me suis pas donné le temps de prendre les ordres du roi, c'est parce que je suis persuadé que personne ici ne serait assez osé de vouloir négocier une paix à l'insu du ministre des Affaires étrangères de Votre Majesté ! » Il savait que ce prince avait établi et toujours soutenu le principe que le ministre d'un département ne devait pas se mêler des affaires d'un autre.

Il arriva de là ce qu'il avait prévu : Le roi baissa les yeux comme un coupable, le maréchal n'osa pas dire le mot, et la démarche de M. de Choiseul fut approuvée. Mais M. de Saint-Germain lui échappa. L. H. P., après avoir fait valoir beaucoup leur condescendance, envoyèrent une garde nombreuse pour

arrêter M. de Saint-Germain qu'on avait averti secrètement et qui s'enfuit en Angleterre. J'ai quelques données qui me font croire qu'il en repartit bientôt pour se rendre à Pétersbourg. De là, il apparut à Dresde, à Venise et à Milan, négociant avec les gouvernements de ces pays pour leur vendre des secrets de teintures et pour entreprendre des fabriques. Il avait alors l'air d'un homme qui cherche fortune, et fut arrêté dans une petite ville du Piémont pour une lettre de change échue ; mais il étala pour plus de cent mille écus d'effets au porteur, paya sur-le-champ, traita le gouverneur de cette ville comme un nègre, et fut relâché avec les excuses les plus respectueuses. En 1770, il reparut à Libourne, portant un nom russe et l'uniforme de général, traité par le comte Alexis Orlof avec une considération que cet homme fier et insolent n'avait pour personne, et qui me paraît avoir un grand rapport avec un propos du prince Grégoire, son frère tenu au margrave d'Anspach.

Saint-Germain s'était établi quelques années après chez ce dernier, et, l'ayant engagé à aller voir ce favori fameux de Catherine II, qui passait à Nuremberg, celui-ci dit tout bas au margrave, en parlant de Saint-Germain, à qui il faisait le plus grand accueil : « Voilà un homme qui a joué un grand rôle dans notre résolution. » Il était logé à Triesdorf, et y vivait à discrétion avec une insolence impérieuse qui lui allait à merveille, traitant le margrave comme un petit garçon. Quand il lui faisait humblement des questions sur sa science, la réponse était : « Vous

êtes trop jeune pour qu'on vous dise ces choses-là. » Pour s'attirer encore plus de respect dans cette petite cour, il montrait de temps en temps des lettres du Grand Frédéric : « Connaissez-vous cette main et ce cachet ? » disait-il au margrave, en lui montrant la lettre dans son enveloppe. « — Oui, c'est le petit cachet du roi. » — « Eh bien, vous ne saurez pas ce qu'il y a dedans. » Et puis il remettait la lettre dans sa poche.

Ce prince prétend s'être assuré que les pierres précieuses de M. de Saint-Germain étaient fausses, ayant trouvé moyen d'en faire toucher une par la lime de son joaillier, qui fut apposté au passage du diamant qu'il s'agissait de montrer à la margrave, qui était au lit, car Saint-Germain avait grand soin de ne pas perdre ces pierreries de vue.

Enfin, cette homme extraordinaire est mort près de Schleswig, chez le prince Charles de Hesse, qu'il avait entièrement subjugué et engagé dans des spéculations qui ont mal réussi. Durant la dernière année de sa vie, il ne se faisait servir que par des femmes, qui le soignaient et qui le dorlotaient comme un autre Salomon, et, après avoir perdu insensiblement ses forces, il s'est éteint entre leurs bras.

Toutes les peines que les amis, les domestiques et même les frères de ce prince, se sont données pour arracher de lui l'origine de M. de Saint-Germain ont été inutiles ; mais, ayant hérité de tous ses papiers et reçu les lettres arrivées depuis au défunt, le prince doit être mieux instruit sur ce chapitre que

nous vraisemblablement n'en apprendrons jamais davantage, et une obscurité si singulière est digne du personnage.

BARON DE GLEICHEN (*Souvenirs*).



THEODOXIE UNIVERSELLE

Examens de la Cosmogonie

contenue dans le premier livre

de SEPHER DE MOÏSE appelé Bera'shith

(Suite)

III^e EXAMEN

Mais la Terre n'était qu'une puissance contingente d'être dans une puissance d'être ; l'Obscurité, forme astringente et compressive enveloppait l'abîme, source infinie de l'existence potentielle et l'Esprit divin, souffle expansif et vivifiant, exerçait encore son action génératrice au-dessus des eaux, image de l'Universelle passivité des choses.

C'est-à-dire que non seulement la Terre, telle qu'elle frappe nos regards, n'existait pas au moment où, selon la pensée de Moïse, Dieu avait déterminé la possibilité de son existence ; mais qu'il était nécessaire, pour qu'elle existât, que plusieurs autres existences eussent précédé la sienne, selon le cours de la nature, soumis aux lois du Destin ; car

c'est encore ici le lieu de répéter que la cosmogonie que nous examinons n'est pas le narré d'une histoire positive et chronologique, ainsi qu'on l'a cru, mais l'énoncé d'un *Décret divin*, conçu par l'éternelle sagesse du Créateur, dans la profondeur de l'Eternité. Les paroles que le théosophe hébreu ajoute ici à celles qui peignent l'état de la Terre, dont l'existence, quoique formellement décrétée ne devait passer en acte qu'après plusieurs vicissitudes, contiennent précisément l'énumération de ces vicissitudes dont elles caractérisent les principales avec une admirable clarté. « Mais la Terre, » dit-il, pour paraphraser en français les termes hiéroglyphiques qu'il emploie, « la Terre, loin d'être ce qu'elle paraît à présent à nos yeux, n'existait pas même en principe prochain. L'élément terreux qui la constitue était enseveli dans un autre élément, et celui-ci dans un autre ; de manière qu'il fallait pour que son principe, se développât que plusieurs autres principes dans lesquels il était renfermé, se fussent développés. Parmi ces principes, deux sont surtout remarquables, parce qu'ils résultent de la séparation des principes inférieurs des supérieurs, et manifestement ainsi des éléments prochains de la *Terre* et des *Cieux*. Or ces deux principes primordiaux qu'on peut appeler aussi des forces ou des puissances, sont les ténèbres qui enveloppent l'*abîme*, source infinie de toutes les existences matérielles, et les Eaux animées par l'Esprit divin, qui, en se séparant des ténèbres, deviennent, par l'action génératrice de cet

« Esprit la source de toutes les existences spirituelles.
 « Les cieux tirent donc leur origine des eaux, séparées
 « des ténèbres par l'Esprit divin, et la terre résulte
 « des ténèbres privées de ces eaux. Les ténèbres sont
 « astringentes, et la forme compressive reste en
 « elles. Les eaux sont dulcifiantes et cèdent à la
 « force expansive qui réside dans l'esprit divin qui
 « fait la séparation des unes d'avec les autres ; et
 « sans l'Esprit divin, Tout ne serait qu'un abîme
 « infécond. »

Voilà bien des choses, judicieux lecteur, si vous voulez y faire attention. Moïse, avant même d'entrer dans les détails du Décret divin qui constitue l'Univers, vous découvre le mystère de sa constitution, en considérant ce décret dans son ensemble, et en s'élevant, pour vous en décrire la forme, au delà même de son principe temporel. Car regardez bien que ce théosophe, qui va tout à l'heure faire parler l'Être des êtres lui-même, quand ce Décret commencera, n'a encore parlé qu'en son propre nom pour vous expliquer quand et sur quoi l'Être des êtres porta ce décret. Il vous a montré quels étaient les principes primordiaux qui devaient se mouvoir les premiers : les Ténèbres et les Eaux (1) ; et vous a

(1) Les ténèbres sont exprimées en Ebreu par le mot *troshetch*, ce mot est un singulier, et pour le bien rendre, il faudrait dire le *ténèbre*, si le génie de la langue française le permettait. En cet état, il traduirait bien l'Ebreu.

Ce mot français issu du latin *tenebræ*, est composé de deux racines distinctes, l'une celtique *tan* ou *tên*, qui caractérise le feu, et l'autre atlantique *hebre*, qui veut dire, exilé, passé outre : de manière qu'on doit entendre par ténèbres l'obscurité

dit que c'étaient deux forces opposées, l'une compressive et l'autre expansive, sortant toutes les deux de l'*abîme* au moyen de l'*Esprit Divin*; pour donner naissance à toutes les choses inférieures et supérieures. Or, il vous a dévoilé en peu de mots l'origine de toutes les existences, en laissant pourtant voilée l'origine des trois êtres qui les provoquent toutes; savoir: l'*Être des êtres* qui porte le Décret, l'*Esprit divin* qui l'exécute, et l'*Abîme* sur lequel cet Esprit l'exécute (2). Or, l'écrivain hiérographe vous dira plus tard, si vous voulez le comprendre, quel est cet *Esprit* et quel est cet *abîme*; mais il ne vous dira point quel est cet Être des êtres, parce qu'il ne s'occupe ici que de la cosmogonie, et que pour pour connaître sa pensée sur l'essence même de Dieu, il nous faudrait avoir sa *théogonie* que nous n'avons pas. Avant d'aller plus avant dans cette exploration, je crois qu'il est bon de nous arrêter ici pour méditer un moment sur ce commence-

qui suit l'extinction ou l'absence du feu. — Les eaux sont exprimées en hébreu par le mot *Maim*, que les grammairiens hébreux considèrent comme un duel et non comme un pluriel. La racine du mot français qui est d'origine celtique est *ebb* ou *ew*; elle caractérise l'élément aqueux sous le rapport de son évaporation; de son mouvement extensif aussi bien que le fait la racine hébraïque *mêh*, qui pourtant renferme plus positivement l'idée de fécondité.

(2) Ces trois mots sont rendus en hébreu par les mots *Elohim*, Lui les Dieux, l'Être des êtres *Rouah-Elohim*, le souffle de Lui les Dieux, l'Esprit divin, et *th'hom*, l'Existence potentielle infinie l'Abîme. J'ai analysé les mots hébreux et je les ai expliqués en leur lieu. J'analyserai et j'expliquerai les mots français qui leur correspondent à mesure que l'occasion s'en présentera.

ment de cosmogonie, en recherchant ce que les autres théosophes en ont pensé. Je vais signaler ce repos par le titre de *Concordance*, et je le signalerai toujours ainsi par la suite.

CONCORDANCE

Comme toutes les nations antiques ont eu des Cosmogonies sacrées, et que par conséquent, elles ont admis une création du Monde, semblable par le fond à celle des Hébreux, quoiqu'elle avait pu différer par quelques formes et par quelques circonstances particulières, on sent bien qu'il serait trop long d'entrer ici dans tous les détails de ces diverses Cosmogonies; et que ce dernier article des Concordances dépasserait de beaucoup les bornes qu'il doit avoir, et tomberait même dans la diffusion, s'il fallait y signaler d'abord tout ce qui se présente à l'esprit d'utile ou d'intéressant. Qu'il suffise donc pour le moment de dire au Lecteur attentif que nous allons trouver, à mesure que nous avancerons, des preuves non équivoques de tout ce que j'ai dit dans ma *Dissertation Introductive*, touchant les trois foyers centraux de révélation divine et de civilisation humaine, et que je prendrai soin de mettre ces preuves dans tout leur jour, en montrant les concordances des trois Cosmogonies centrales, de l'Égypte, de l'Inde et de la Chine, toutes les fois que j'en trouverai l'occasion et que je pourrai le faire sans trop amonceler les citations. Car ce n'est point ici

les matériaux qui me manqueront, mais souvent la place propre qui leur conviendra. D'ailleurs, mon intention est de coordonner avec les Cosmogonies Centrales que j'ai nommées les Cosmogonies secondaires qui s'y attachent; et ces Cosmogonies sont très nombreuses, surtout parmi celles qui sont issues du foyer égyptien. A cause des Phéniciens qui les ont d'abord interprétées les ont ensuite portées en Europe chez les Thraces et Etrusques et les Vasques, où elles se sont encore divisées en une infinité de rameaux.

Mais, pour recommencer cette exploration, j'affirme donc que l'idée de *Création*, telle qu'elle est renfermée dans le Sepher de Moïse, et que je l'ai expliqué par celle d'un *Décret divin* se trouve identique, implicitement ou explicitement exprimé dans toutes les Cosmogonies sacrées des Nations. On la sent dans la Sanchoniation qui avoue l'avoir copiée de l'Antique Thaôth (1), dans Bérose qui la tenait du Premier Zoroastre (2), dans fo-hi (3), mais surtout dans le *Manava sastra*, un des Livres sacrés des Hindoux, attribué à Manou (4), où cette idée est exposée avec une sublime simplicité. Je vais traduire ici le pas-

(1) *Fragm. Sanchon.*, § 3; *Apud Eusebe, prop. Evang.*, l. I, c. 10.

(2) *Oracul zoroast.*, p. 20 et *fragm. Beros, Apud fabric. Bibli Græc.*, t. XIV., p. 187.

(3) *Mem. concern. les Chin.*, t. II, p. 26 et suivant.

(4) On doit entendre par le mot *Menou*, dans son acception cosmologique, et quand ce n'est pas le nom propre et positif d'un homme, l'expression de la Loi providentielle, qui, par l'effet d'un déluge à l'autre.

sage remarquable où elle est consignée. J'espère que le lecteur ne le lira pas sans quelque intérêt.

« L'Être dont la puissance est sans bornes ayant
« été supplié par les plus antiques sages de leur ré-
« véler le Mystère de l'existence de l'Univers, leur
« répondit en ces mots que ces sages écoutèrent
« avec attention et qu'ils transmirent à leurs disciples.

« Cet Univers n'existait d'abord que dans la pre-
« mière pensée divine, non encore développée comme
« s'il eût été plongé dans les ténèbres du Néant,
« imperceptible, indéfinissable, inaccessible à l'en-
« tendement, et cette pensée, non encore développée
« était comme entièrement absorbée dans un profond
« sommeil.

« Mais, enfin l'Unique Pouvoir existait par lui-
« même, ce Pouvoir qui ne se laisse pas voir au
« Monde, mais qui s'y fait sentir dans les Principes
« de la Nature et dans la force des éléments, se ma-
« nifeste avec une gloire à laquelle rien ne pouvait
« porter atteinte, et émit sa Pensée.

« Alors, cet être, que l'espoir seul peut apercevoir
« dont l'essence échappe aux organes extérieurs
« qui n'offre rien d'accessible aux sens qui existent
« de toute Eternité, cet être l'âme de tous les êtres,
« qu'aucun être ne peut comprendre, parue en per-
« sonne, et voulant produire des différents êtres de
« de sa propre substance divine, créa d'abord les
« eaux, avec une pensée, et y plaça un germe pro-
« ducteur universelle (1) or, les eaux ont été appe-

(1) Les commentateurs ont comparé ce germe universel à un œuf; et de là sont venues toutes les allégories qui ont eu cours

« lées *Nârâ* à cause qu'elle ont été la production de
 « *Nârâ* l'Esprit divin; et comme elles ont été son
 « premier *ayana*, c'est-à-dire sa première place de
 « mouvement, il a été lui-même nommé *Narâyana*
 « se mouvant sur les Eaux...

« Cependant, le germe producteur universel
 placé dans les Eaux, par l'Esprit divin, s'y reposa
 « inactif pendant une longue période; et quand le
 « moment de son développement fut arrivé, l'Es-
 « prit divin opéra sa division par sa seule pen-
 « sée. »

« Et de ces deux parties ainsi divisées, il créa le
 « Ciel et les choses supérieures, la terre et les
 « choses inférieures, et remplit le milieu du subtil
 « Ether pour être dans les huit régions le récep-
 « tacle de tous les germes particuliers (1). »

On n'aura point de peine à reconnaître dans ce
 texte du *Manava-Sastra* les principaux points que
 j'ai fait remarquer dans celui du *Sepher*: d'abord,
 l'Etre des êtres y est clairement désigné par celui
 dont la puissance est sans borne; on y trouve le
 Décret divin que porte cet Etre pour la création de
 l'Univers caractérisé par cette première pensée non
 développée qui se détermine l'existence potentielle

dans la suite et qui se sont glissées dans le texte sacré. De là
 l'œuf placé en Egypte dans la bouche de Kneph, l'œuf que le tau-
 reau brisa avec la corne au Japon; l'œuf Orphique si fameux en
 Grèce, l'œuf de Dercete en Syrie, l'œuf de Lédâ, etc., etc...

(1) On peut voir la traduction de ce même morceau remar-
 quable dans les ouvrages de W. Jones : *Instit. of hindu-Laws*,
 t. III, p. 66.

dans les ténèbres du néant. Enfin, on y voit nommé par son propre nom l'Esprit divin qui opère l'exécution de ce Décret : c'est celui qui existe de toute éternité, l'âme de tous les êtres ; celui qui crée les eaux, les féconde et tire de leur division l'existence des Cieux et de la Terre ou des choses supérieures et inférieures.

Tout se trouve dans ce texte précieux, même le fameux th'hom de Moïse, cet Abîme ténébreux, source infinie de toutes les existences. Il n'y est pas, il est vrai appelé par son propre nom. L'auteur du *Manava-Sastra* se contente de le désigner par les Ténèbres du Néant ; mais nous pouvons suppléer à son silence en invoquant un autre texte où ce nom se trouve clairement exprimé. « L'esprit divin, y est dit, *Narayan*, ou celui qui se meut sur les eaux, est le principe de toute la Nature. Au commencement la nature était enveloppée dans le *Tamas*, elle y était inerte et appelée *Pracriti* (1). » Les académiciens de Calcuta qui me fournissent ce passage, l'expliquent en disant qu'il faut entendre par Ahmas ce que les Grecs exprimait par *Chaos* l'Érêbe primitif appelé *Thaumas* par les Egyptiens. Or on sent combien ce Tamas des Indous, analogue au *Thaumas* des Egyptiens, est voisin du *Th'hom* de Moïse. On ne peut douter de l'identité de la racine.

Arrêtons-nous un moment sur ce point fondamental, et faisons-en l'objet du premier article de ces concordances cosmologiques.

(1) *Asiat. Research*, p. III, p. 359.

Ce que Moïse appelle *Tb'hom*, ce que nous traduisons par Abîme, ce que les Grecs entendaient par *Chaos*, dont nous avons plus particulièrement adopté l'expression, est, comme l'expliquait les sages Indous, un néant ténébreux, un Erèbe, une chose infinie, immense, imperceptible, indéfinissable, inaccessible à l'entendement. Cette chose ou cet être inconnu se rencontrent au commencement de toutes les Cosmogonies et souvent s'y rencontrent personnifié, sous les formes, ou plutôt sous les rapports les plus capables de frapper d'étonnement et d'épouvante (1), car ce qui caractérise sa forme c'est toujours de n'en pas avoir.

« Avant l'Onde et la Terre et la voûte des Cieux,

« Une nature informe emplissait l'étendue,

« Et s'appelait chaos (2),

dit Ovide ; et auparavant Epicharme avait dit :

« Et même avant les Dieux le chaos existait (3). »

Le Chaos a précédé toutes choses, disait Hésiode, c'est du chaos que sont nés même l'Erèbe et la Nuit obscure (4).

« Le chaos est de tout l'inépuisable force », disait Orphée (5). Au commencement, continuait ce « théosophe, Dieu forma l'Ether ou les Cieux ; mais

(1) *Ovid fast.*, l. I., p. 103.

(2) *Ante mare et Terras et quod tegit omnia cœlum,*

(3) *Unus eratoto naturae Vultus in orbe.*

(4) *Quod dixere chaos.*

(5) *Hérod. Théog.*, p. 116.

d'abord l'Ether était plongé dans le chaos qui l'enveloppait de toute part. « Ainsi le chaos existait avant tout et la Terre était invisible dans le sein de la Nuit. Cependant la lumière étant née avec l'Ether pénétra le Monde et lui donna la Forme ».

Thimothée qui rapporte ces idées d'Orphée, assure que ce Théosophe avait composé un ouvrage dans lequel il enseignait que toute chose avait été tirée du chaos et créée par un seul Dieu, qui avait trois noms (1) ces idées étaient exactement celle des Chaldéens.

Bérose qui nous a transmis leur Cosmogonie nous apprend qu'ils donnaient au Chaos le nom expressif d'Omoroka; c'est-à-dire, comme l'exprime assez bien le traducteur Grecs des oracles de Zoroastre, la Mère, ou la Matrice qui contient toutes choses (2). Ces antiques sages, qui, selon le récit de Flavius Joseph, avaient eu soin de conserver dès les temps les plus reculés, les traditions les plus remarquables (3), placées d'ailleurs très près du premier foyer centrale de la révélation divine, avaient consacré dans leur temples des Sableaux représentant sous des formes effrayantes, cette *Omoroca*, dominant au sein des ténèbres sur une foule infinie de monstres hideux et bizarres. Ils disaient que l'Esprit divin sous le nom de *Bél* (4) s'étant approché de ces

(1) *Thimothée*, cité par Banier, *Myth.*, t. I. L. II, ch. 5.

(2) *Oracl. Zoroast.* § 1, p. 60.

(3) F. Joseph *contr. Appion*.

(4) Il ne faut pas confondre ainsi qu'on l'a fait sans examen ou par ignorance, le nom de *Bél* donné à l'Esprit divin qui débrouille

ténèbres chaotiques les auraient pénétrées et dissoutes; et que la division opérée sur elle avait formé les Cieux et la Terre (1).

Manesse, un des plus puissants hérésiarques qu'ait vu naître le christianisme dans son sein avait adopté toutes les idées des Chaldéens et les avait préférées à celles des Hébreux. Telles qu'il les voyait exprimées dans la Version des hellénistes (2) : ce qu'il n'aurait sûrement pas fait, s'il les eut examinées dans le texte original ; mais le Sepher était alors à peu près inconnu, et les Juifs eux-mêmes, ayant perdu leur antique idiome ou se livraient à des paraphrases syriaques, dans lesquelles le sens était défiguré ou s'attachaient à des versions fautives qui ne le rendait pas. Mais sans répéter ici ce que j'ai assez prouvé ailleurs (3), continuons notre exploration.

C'était, comme le l'ai dit, un principe constant chez toutes les nations de l'antiquité, parmi tous les sages et tous les philosophes que le chaos avait été

le Chaos, avec celui de Bahl donné d'abord aux monarques sudéens qui affectaient la suprématie universelle et, enfin par extension, au Très-haut. Ces deux noms ne portent pas du tout sur les mêmes racines. J'ai déjà expliqué plusieurs fois le nom de Bahl qui vient de l'antique sudéen. Celui dont il s'agit ici se forme de la racine *Bêl*, qui caractérise au propre toute idée de distention, d'expansion, de spiritualité. Ce mot pris dans un sens générique a désigné l'âme universelle en shaldaïque. Nous en avons tiré l'idée de magnificence et de beauté.

(1) *Fabric. bibli. græc.*, t. XIV, p. 187 ; *G. Syncell.*, p. 28.

(2) *St-August. contr. faust.*

(3) *Langue hébraïque reste.*, t. I. *diss. int.*, § 3.

l'origine du Monde. Aristote l'avouait formellement (1). Il disait en s'appuyant d'un passage d'Hésiode que presque tous les philosophes étaient en effet convenus que le chaos avait existé avant toute chose, que tout avait été fait du chaos et que le chaos n'avait pas non plus été fait de rien (2) ici, sans doute, se présentait une haute et grande question sur l'origine même du chaos et sur la possibilité de sa création, hors de quelque chose ou de rien. Cette question terrible avait dès longtemps partagé les Esprits. Quelques Théosophes, effrayés à l'aspect de ce formidable mystère et reculant devant le danger de le percer avaient déclaré qu'il était impénétrable (3), quelques-uns plus hardis, croyant l'avoir percé, s'imposaient un silence sévère sur l'essence et même sur le nom du Principe chaotique ; et c'est ce qui faisait dire à un poète latin en parlant de ce principe : c'est là l'Être inconnu Principe ces trois mondes.

« Qu'on défend de connaître et dont je sais le nom (4) »...

Mais d'autres, aussi hardis, et plus téméraires, ajoutaient à l'audace d'avoir arraché le voile qui couvrait ce principe redoutable, celle encore plus grande de le nommer... je dirai plus loin le succès

(1) *Aristot. Metaph.*, L. XII, 6.

(2) *Ibid.*, *contr. dogm. Xenoph.*

(3) *Theopontius*, cité par Rocace. *Genealog. des Dieux*, l. I. c. 3.

(4) *Stat. Theb.*, l. IV, v. 316. *Et tripli mundi somnum, quæ scire ne fastum est, Illum soceo...*

de leurs entreprises à cet égard. Terminons cet article par énoncer de quelle manière on l'a désigné en Chine; car dans ce foyer centrale, comme dans les deux autres, on l'a également connu. Kemfer assure même que la description que les historiens japonais font du chaos avant la naissance du Monde, est tout à fait semblable à celle qu'on trouve en tête des autres mythologies. (1)

Le nom que les théosophes chinois ont donné au principe dont tout a été fait et celui de *Tay-Kie*, c'est-à-dire suprême principe physique (2). Ils disent que c'est l'Esprit absolu appelé *Ki*, agissant au centre de *Tay-Kie* par une suite des immuables lois du *Li* ou de la Providence divine, qui opère la séparation et donne naissance aux deux forces *Yang* et *Yn* l'une expansive, l'autre compressive, l'une principe du mouvement, l'autre principe du repos; des quelles résultent toutes choses (3).

Ainsi voilà dans les trois foyers centraux le chaos parfaitement caractérisé et nommé, et toujours placé en tête de toutes les cosmogonies. Cette première concordance est faite. Considérons, avant de l'abandonner, que les Phéniciens auteurs du schisme le plus violent qui ait éclaté dans le principal de ces foyers, dans celui qui dominait les deux autres, les Phéniciens qui ébranlèrent l'Empire universel de

(1) Bœmpf, *hist. Japon*, I, III, c. 1.

(2) La racine *tai*, qui développe toutes les idées de suprématie s'attache à la racine *Ta*, qui signifie grand, immense. La racine *Ki*, annonce un principe, un premier moteur; et aussi un esprit.

(3) *Mem. concern. les Chin.*, t. II, p. 26 et suiv., t. II etsuiv.

Ram et causèrent sa ruine, quoiqu'ils changeassent la plupart des dogmes, n'osèrent pas toucher à celui-là. On voit dans le fragment qui nous reste de la sanchoniation, ce que souverain Pontife pose pour principe de toutes choses, un Espace Ténébreux que son traducteur qualifie du mot grec *Chaos* (1), mais que lui-même nomme plus loin *Bahou*, et qu'il donne pour épouse à l'Esprit divin appelé *Colpiab* (2). Il est digne de remarquer que le mot *Bahou* est précisément le même dont Moïse se sert pour exprimer l'état de la Terre, tandis que son existence, encore en puissance d'être, n'était pas passée en actes (3). Au reste, c'est aux Phéniciens qu'on doit ces qualifications d'Epoux et d'Epouse, et ces idées de mariage entre les Ténèbres et l'Esprit divin, la Matière et l'Amour, la Terre et le Ciel, dont on a tant abusé par la suite. C'était une conséquence inévitable de leur schisme. Et, à cet égard, il y a ici une singulière observation à faire : c'est que l'Abîme *Tb'hom* tient en hébreu à une racine qui entraîne avec soi l'idée du genre masculin (4), et que ce

(1) *Fragm. Sanchon.*, § 1 *ut supra*.

(2) *Ib. id.*, § V.

(3) Ce mot *Bahou*, a été expliqué dans mes notes sur la Cosmogonie de Moïse, p. 29, le mot *Colpiab*, qui vient lui opposé par sanchoniation, signifie, comme l'a dit Fourmon, *La Parole divine, kol-ph-Iah*. C'est le *logos* de Platon.

(4) C'est la racine *hou*, qui, caractérise l'être absolu. Le pronom masculin *houâ*. Il lui en dérive ainsi que le verbe absolu *houêh*, être.

Cette racine régie par le signe initial de la réciprocité mutuelle dans *Théou*, exprime une existence contingente, une puissance

même genre se retrouve donné aux mots analogues *Thaumas* et *Tamas*, et même au mot *Chaos* qui en est la traduction ; tandis que les Phéniciens ont appliqué le genre féminin à leur *Babou*, et ont ainsi travesti le premier principe de l'Univers en une femme qu'ils ont ensuite rendue épouse et mère. C'est de là qu'est venu le mot d'*Omoroca* que lui donnèrent les Chaldéens, et celui d'*Omoïsi* qui lui fut appliqué par les Égyptiens lorsque ces deux peuples eurent subi le joug phénicien. Le premier de ces mots signifie la Mère de l'immensité ou de l'Étendue infinie, et le second, la Mère des êtres (1). Ces mots, d'abord rendus en Grèce par celui de *Demeter* la Mère absolue, tombèrent dans l'oubli à

d'être et revêtu du signe final collectif, dans *th'hom*, désigne une puissance d'être universelle. C'est à tort que les grammairiens arabes à leur exemple les hébraïsant ont voulu faire sortir ces mots du verbe arabe *thahm*, qui signifie être frappé d'étonnement, ce verbe ainsi que l'ébreu *thamah*, ou même le chaldéique *thahah*, qui ont le même sens dérivent au contraire des mot primitifs *thohou* ou *th'hôm*, qui caractérisant un principe inconnu insondable, immense, ont entraîné avec eu le sens d'étonnement, d'admiration et même d'épouvante. C'est de là que sont venus les mots Grecs et *thambos* et *Thaïma*, un étonnement mêlé de craintes une chose étonnante, qui frappe de stupeur ; ainsi que les verbes qui en découlent et *thambein* et *Thaumazein*, s'étonner, éprouver un sentiment de crainte ou d'admiration.

(1) Le chaldéique *Omoroca*, est composé des mots *Aôm-ha-Rakiah*, la Mère ou la Matrice de l'étendue, l'Égyptien *Omoïsi* se forme des mots *Aôm-ha-ishi*, la mère ou la matrice des existences maternelles.

Le grec *Démeter* se compose du mot *dê*, qui caractérise tout ce qui est radical, intégral et du mot *mère*. Quant au mot *chaos*, il tient de la racine d'où dérive le pronom masculin *hoa*, dont j'ai déjà parlé dans la note précédente. Cette

l'avènement d'Orphée et furent remplacés par celui de *Chaos*, qui rendit à la faculté masculine la prééminence qui lui avait été longtemps ravie. Ce mot, qui tient à la racine primordiale de l'existence masculine, signifie exactement l'Être en puissance d'être. Quant au mot français *Abîme* il renferme la même signification que les analogues latin et grec *abyssus* et *abyssos* ; et caractérise une profondeur infinie, une étendue immense dont on ne saurait trouver ni le commencement ni la fin.

Après avoir démontré l'existence du chaos primordial, en tête de toutes les cosmogonies, et prouvé ainsi l'universalité de l'idée de Moïse à cet égard, continuons à examiner le texte sacré de cet écrivain théodoxe.

IV^e EXAMEN

Or, il avait dit, Lui-les-Dieux, la Lumière sera, et la Lumière avait été.

Et, considérant cette excence lumineuse comme bonne, Il avait déterminé un moyen de séparation entre la lumière et l'Obscurité.

C'est ici que commence le Décret divin qui a posé les principes de l'Univers. Non encore que

racine régie par le signe de la puissance assimilative *ch*, développe l'idée que j'ai exprimée. Les mots qui suivent *Abissos*, *abyssus* *abîme*, sont tous les trois l'expression d'une privation de fond ou de terme. Les deux premiers dérivent du grec : une profondeur, et le dernier du latin *imus*, qui a le même sens.

Moïse entre d'abord dans aucun détail touchant l'exécution de ce Décret. Il donne à connaître seulement quel avait confié cette exécution ; et il le signale sous l'emblème de la Lumière. Mais cette Lumière n'est point celle qui émane ou du Soleil ou de la Lune, puisque ni le Soleil, ni la Lune n'existait pas encore ; c'est une lumière purement intelligible, qui, pour devenir sensible, a besoin, comme cet habile théosophe le dira plus loin, de concentrer ses rayons immatériels dans des foyers convenables et de les y réfléchir, afin de pouvoir affecter des organes mortels (1).

Considérons cela ; et voyons que ce qu'énonce ici l'Ecrivain hiérographe se lie intimement avec ce qu'il avait énoncé ; en disant que l'Esprit divin exer-

(1) Le nom par lequel Moïse désigne l'Esprit divin est, comme je l'ai dit, celui de *Rouah-Aelokim*, Le souffle de lui des Dieux. Mais le mot *Rouah*, ne signifie pas simplement souffle. Il signifie aussi un mouvement vers la dilatation et l'expansion. C'est au sens figuré et hiéroglyphique la puissance expansive opposée à celle des ténèbres qui est compressive. On trouve dans l'expression de ces deux puissances, le système universel des deux forces opposées que les sages et les savants de tous les siècles, depuis Parménide et Pythagore jusqu'à Descartes et Newton, on vu dans la nature, et qu'ils ont signalées par des noms différents le mot hébreu n'a pas une signification aussi simple. Comme issu du verbe latin *spirare*, respirer, il annonce toujours bien un principe de mouvement et de vie, mais au lieu de dépendre d'une seule racine comme l'hébreu, il se compose de trois *as-lpi-rouah*. dont le sens est exactement, prendre par la bouche le souffle vital : de manière que dans notre mot Esprit se trouve l'idée complexe d'un souffle vital pris par la bouche. Cette idée complexe disparaît néanmoins dans l'idée simple que nous en avons.

çait encore son action génératrice au-dessus des eaux. Or ne fallait-il pas, pour que tout ce qui pouvait être connu du lecteur initié le fût, qu'on lui apprît quelle était l'origine de cet esprit, et sous quelle forme sensible il paraissait à ses yeux? Voilà ce que fait Moïse avec une sublimité qui a été sentie de tous ceux auxquels la magnificence de ses paroles est parvenue (1). Il déclare que cet Esprit se manifeste sous la forme de la Lumière, et que son origine est dans la volonté même de Dieu, qui le fait passer de puissance en acte dans le moment indivisible de l'émission de sa pensée. Voyez qu'il n'est point question ici d'aucune période temporelle, d'Être des êtres qui agit encore hors de son décret, agit hors du temps. Il veut que la Lumière soit, et la Lumière a déjà été. Elle a été de toute éternité ; mais de toute éternité intelligible, elle n'a pas été sensible de toute éternité. Cependant, Dieu qui a conçu de toute éternité la possibilité temporelle de sa sensibilisation, a posé le mode possible de cette sensibilisation qu'il a considérée comme bonne, à cause de son but qui devait être le Bien, et il a déterminé de quelle manière elle s'effectuerait par la dissolution des Ténèbres et le mélange des deux Principes.

Ainsi donc, pour continuer à paraphraser les paroles mystérieuses de l'Ecrivain sacré, je dois ajouter, après avoir dit que sans l'Esprit divin tout ne serait qu'un abîme infécond, ce qui est néces-

(1) *Longim.*

sairement dans la pensée du lecteur et dans celle de Moïse :

« Mais quel est cet Esprit qui crée les Eaux en
« les tirant ainsi du sein des ténèbres? C'est la
« Lumière intelligible dont la source intarissable
« est dans la volonté divine : C'est la Parole toute-
« puissante du Très-Haut. Dieu a voulu, de toute
« éternité que la Lumière soit et la Lumière a été.
« Cependant, cette Lumière intelligible, existant de,
« toute éternité, peut devenir sensible dans le
« temps, et néanmoins l'Être des Êtres la considère
« toujours comme bonne dans cet état temporel, à
« cause de son but qui est de changer les ténèbres, en
« les dissolvant ; et de les rendre lumineux en leur
« communiquant sa propre nature. C'est pourquoi
« il détermine un moyen d'opérer cette dissolution,
« en donnant à l'esprit lumineux la force dépensive
« nécessaire pour séparer les Eaux des Ténèbres. »

V^e EXAMEN

Désignant Lui-les-Dieux, cette Lumière élémentisation intelligible sous le nom de jour, manifestation phénoménique universelle, et cette Obscurité, existence sensible et matérielle, sous le nom de Nuit, manifestation négative et mutation des choses : et tel avait été l'Occident, et tel avait été l'Orient, le but et le moyen, le terme et le départ, de la première manifestation phénoménique.

Mais l'Esprit divin, considéré sous la forme d'une

lumière intelligible, cessera désormais d'être purement intelligible, et deviendra sensible, dès le moment que le Décret qui doit constituer l'Univers, aura pris un commencement d'exécution. Alors la lumière, jusqu'à ce moment inaltérable et toujours la même, éprouvera des modifications, des vicissitudes, et s'appelera jour : c'est à dire manifestation. Ce sera une période lumineuse quelconque, un mouvement de sa puissance, une répétition de ses effets, un acte enfin, s'il est permis de s'exprimer ainsi, du grand drame qu'elle doit représenter, sur la scène de l'univers, en présence du Très haut. Ce nom qui lui est attribué par Moïse ne peut absolument pas être restreint dans l'espace qu'on entend vulgairement par un jour ; et il faut être entièrement aveuglé par le préjugé pour vouloir l'y restreindre. Car, comment le Temps dans l'enfance de la Nature, et tandis que le premier moteur reçoit à peine son premier ébranlement peut-il se mesurer ? Existe-t-il un Soleil qui promène ses rayons sur la Terre, y dispense les saisons, et dessine ainsi le cours des années ? Une lune qui renouvelle les mois, et coupe par ses phases la monotonie des nuits ? Une terre même qui reçoive leur clarté, et se couvre alternativement des feux de l'aurore et des ombres du soir ? Pas du tout, il n'existe encore rien de tout cela. La lumière s'appelle *jour*, parce qu'elle est sensible, et qu'elle n'est plus immuable. Elle s'appelle jour, parce qu'elle manifeste la volonté de l'Être des êtres. Un *jour* est pour elle l'accomplissement d'un article de son Décret, un acte de sa toute

puissance. Un *jour* dans ce sens, n'a point de longueur déterminée. Il se mesure, comme l'a dit Moïse par le commencement et la fin d'une Manifestation phénoménique ; et il est plus long ou plus court selon que les obstacles qui s'opposent au développement du Bien, sont plus ou moins nombreux : mais leur longueur ne fait rien à leur intensité. La Lumière intelligible sortie d'un état immuable, y doit rentrer ; et quelque soit le temps qu'elle emploie à parcourir un nombre fixe de révolutions, ce temps est toujours nul pour l'Eternité (1).

Mais, si la Lumière intelligible change de nom en devenant sensible, et en prend un qui marque ses

(1) Considérez que ces idées qui sont parfaitement exprimées par le sens des mots hébreux *Aôr*, la Lumière et *tôm*, le jour, le sont beaucoup moins dans les mots français qui n'ont rien conservé hiéroglyphique. Il faut donc qu'ici la pensée supplée à ce que l'expression n'a plus d'assez distinct.

Le mot hébreu *Aôt*, annonce dans sa racine un élément purement intelligible, une clarté intellectuelle, et le mot *iôm*, une manifestation phénoménale universelle. Ces deux mots peuvent s'opposer l'un à l'autre dans la langue de Moïse ; mais en français cette opposition ne peut avoir lieu ; attendu qu'il se trouve par un singulier contraste, que le mot Lumière s'attache ainsi que le latin *lumen* à la racine *iôm*, régie par le signe de l'extension *lioum* ; et que le mot *Jour*, ainsi que le latin *diurnus*, sortent de là peut cependant observer, malgré cet échange de racine, que la puissance expansive est toujours dans le mot Lumière, et l'action manifestante dans le mot *Jour* ; à cause des signes ajoutés. Quant au mot *Nuit*, en hébreu *laïlah*, il exprime une négation, une opposition à l'extension, un *nœud*. L'Ébreu est composé d'après le même principe que le français, mais dans des idiomes différents, dans le premier idiome issu du judéen *loâ*, caractérise la négation *ne*, qui dans le second issu du Celte, tient à la racine *nec*, d'où se forme le latin *nox*.

vicissitudes, les Ténèbres en sortant de leur inertie, en prennent un aussi qui annonce son changement. Elles s'appellent *Nuit*, c'est-à-dire négation. Ce nouveau nom qu'elles affectent annonce que la lumière agissant sur elles, les a forcées à se mouvoir. Elles restent passives dans la Nuit ; mais elles ne sont plus inertes comme elles l'étaient dans l'obscurité absolue de l'abîme primordial. Elles s'opposent à l'action de la Lumière, il est vrai ; mais pour s'opposer, il faut se mouvoir ; et le mouvement est la vie. Ainsi la Mort dont les ténèbres sont l'emblème, cède à la Vie ; et la Résurrection universelle a lieu.

Ecoutez, lecteurs, ce que je vous dis. Je vous dis que le développement de l'Univers est une résurrection. Gardez dans votre cœur ce formidable mystère. Si la providence ne s'oppose pas à mon dessein, je vous en expliquerai toute la profondeur, dans le cours de cet examen. En attendant, notons ici ce que dit Moïse, que le changement de la lumière en jour, et des ténèbres en Nuit, constitue la première manifestation phénoménique et accomplit le premier acte de la création, c'est-à-dire le premier article du Décret Divin.

En continuant à traduire en langage du moment les idées de Moïse, je trouve que j'ai ici plutôt à simplifier l'expression qu'à l'étendre, et qu'en continuant ma paraphrase je puis dire ?

« Alors la lumière cessant d'être intelligible pour
« devenir sensible, prend le nom de jour ; et les
« Ténèbres cessant d'être inertes pour devenir sim-

« plement passives, prennent le nom de Nuit. Et
« de la fin au commencement de cette révolution,
« s'écoule la première période lumineuse, le pre-
« mier jour, ou le premier acte de la création uni-
« verselle.

CONCORDANCE § 2

Parmi les premiers Pères de l'Eglise chrétienne, ceux qui eurent la volonté et la force d'examiner dans la cosmogonie des hébreux contenue dans le Sepher de Moïse, ce qu'ils appelaient le *Creatum du Monde*, virent bien que cette création devait être considérée sous deux aspects différents, et divisée en deux époques très distinctes. Sous le premier aspect, ils considéraient la création comme instantanée, déterminée par la volonté toute puissante de Dieu, dans un moment indivisible ; mais alors ils concevaient le monde comme purement intelligible, et ne pouvant être saisi que par l'intelligence. Cette première époque de la création, ils la voyaient clairement énoncée dans les premiers versets de la Genèse. Sous le second aspect, ils regardent la création comme graduelle, s'effectuant dans le temps, et produisant un monde sensible qui n'était que l'imitation des existences archetypes contenues dans le premier. Ils plaçaient dans cette seconde époque, ce qu'ils lisaient de la distinction des six jours dans la version des hellénistes. Cette méthode d'explication n'avait pas été inconnue aux Rabbins juifs comme

l'insinue le Savant Maimonide (1). Philon s'en était servi dans l'exposé de sa doctrine (2) et il avait été suivi par Calcidius (3). On cite au nombre des Pères qui avaient adopté ce sentiment. Saint Basile et même St Jérôme (4). Le Père Petau et Thomas Burnet qui le partageaient, quoique dans des vues différentes, citent une foule d'autorités en faveur de ce système (5).

Selon Clément d'Alexandrie, un grand nombre de philosophes anciens avaient connu cette distinction et l'avaient faite (6). Ils avaient attribué le Monde intelligible à la Monade, ou à l'Unité ; et le monde sensible au nombre six, à cause que ce nombre était dans la science arithmologique, celui de la division de la génération (7). Saint-Augustin fort instruit dans la philosophie de Platon, à laquelle il attribuait même de l'avoir ramené à l'ortodoxie du christianisme dont il s'était d'abord écarté (8). Saint-Augustin lui-même se servit de cette idée pour expliquer la création du Monde sensible, en six jours, telle qu'il la lisait exposée dans les traductions vulgaires (9) ;

(1) *More nev.* P. II, suivant.

(2) *De Opif Mundi.*

(3) *Chalcid. in. Tim.*, n° 275.

(4) *Basil in heyam. hom. I hieronym. in Epis. ad Tit.*, c. 1.

(5) *Petau de Opif in Proem*, p. 118 ; *Th. Burnet, archeol.*, 1. II, 8.

(6) *Clem. Alex. Strom.*, 1. V.

(7) C'est à cette idée mystique qu'on doit rapporter l'étymologie du mot sexe, en latin *sexus*, dérivant du mot *sex*, six.

(8) *August Sonf.*, 1. VII, ch. 9, 10.

(9) *Ibid.*, de *Civit. dei*, 1, XI, 30.

car un génie aussi élevé que le sien ne pouvait point admettre que l'Être des êtres que la puissance est absolue, eut employé un temps quelconque à la composition de son ouvrage (1). D'accord en cela avec Origène qui avait ouvertement déclaré qu'on ne pouvait prendre l'histoire de la création dans le sens restreint et littéral, sans tomber dans des contradictions absurdes (2), il convenait qu'il n'y avait pas moyen, en effet, d'admettre ce sens rigoureux sans blesser la piété, sans attribuer à Dieu des choses indignes de sa majesté et de sa justice (3). C'est alors que dans une exaltation admirable de sa pensée, ce savant docteur que l'Eglise a mis justement au rang de ses Saints et de ses plus grands hommes, rencontra la vérité, et soulevant le voile que, selon l'expression de Saint-Paul, Moïse avait jetté sur ses écrits, (4) s'écria : « Il est dit : *Dans le principe, Dieu fit le Ciel et la Terre* ; Non pas que cela fut ainsi « en acte, mais parce que cela était en puissance « d'être car il est écrit que le ciel fut fait ensuite. « C'est ainsi que considérant un arbre, nous disons qu'il y a là des racines, un tronc, des rameaux, le fruit et les feuilles ; non pas que toutes ces choses « y soient formellement, mais virtuellement et des-« tinées à en éclore. De même, il est dit, *Dans le Prin-* « *cipe Dieu fit le Ciel et la Terre* ; c'est-à-dire la

(1) Beausobre, *hist. du Manich.*, t. II, l. VI, ch. 1.

(2) *Origen philocal.*, p. 6, 7 et 12.

(3) *August. Contr. Faust.* l. XXXII, 10, *De geneo contr. Manich.*, l. II, 2.

(4) *Epist. orinth.*, II, c. 3.

« matière du ciel et de la terre était alors dans un état de confusion. Or, comme il était certain que de cette matière devait sortir le Ciel et la Terre, voilà pourquoi cette même matière était potentiellement appelée le Ciel et la Terre (1) ».

Si Saint-Augustin eut continué sur ce ton, la cosmogonie des hébreux aurait été dès longtemps expliquée, et je n'aurais pas eu besoin de me livrer à des travaux si pénibles et si longs pour la tirer de l'obscurité où elle était tombée, en restituant la langue de Moïse : mais le père de l'Eglise suivit plutôt en écrivant les paroles remarquables que je viens de citer, un éclair d'enthousiasme qui lui donnait le sentiment de la vérité, que l'éclat d'une réflexion plus calme qui lui aurait montré la science. Comme il ne savait pas l'Hebreu et que le texte où il aurait pu l'étudier était inconnu de son temps ainsi qu'il l'avoue (2) et que d'ailleurs la tradition le prouve (3) il ne pouvait pas remonter à des principes fixes qui l'auraient soutenu à la hauteur où il s'était élevé ; de sorte que ne trouvant rien dans la version des hellénistes qui lui servit formellement de point d'appui, il se trompa sur la nature de ses idées, et les jugea allégoriques, tandis qu'elles étaient les seules positives et les seules vraies.

(A suivre.)

FABRE D'OLIVET.

(1) *August de Genes. Contr. Mani.*, I. I., c. 3, num. II.

(2) *Ibid.*, I, III, c. 25.

(3) *Walton. Protop.* IX, *horæ iblicæ*, § 2, Richard Simon, *hist. erit.* I. I, c. 17

Les Plantes Magiques

LA BELLADONE et LA MANDRAGONE

(*Atropa Belladonna, Atropa Mandragora*)

(*Suite*)

Nous terminerons par quelques notes sur la *Mandragore* sœur aînée de la Belladone, complétant un autre article sur le même sujet publié précédemment (voir *Initiation avril 1909*).

Comme nous l'avons dit ailleurs la *Mandragore* avait encore au siècle dernier l'étonnante réputation que lui avaient fait l'antiquité et le moyen-âge. Par la forme bizarre de sa racine (les anciens y voyaient la reproduction du corps humain ; par ses principes narcotiques et stupéfiant elle servait d'anesthésique dans les opérations chirurgicales), herbe magique par excellence et puissamment aphodisiaques ; elle guérissait la stérilité, entrait dans la composition des philtres d'amour ; mais on connaissait également ses propriétés toxiques ; on savait que le simple contact de ses feuilles provoquait des accidents, que l'ingestion de la plante était très dangereuse, et c'est bien à ce titre qu'on retrouve parmi

les poisons employés à l'époque : Sorciers et empoisonneurs utilisaient ses propriétés particulières avec un grand succès.

Au quinzième siècle elle servait de talisman, elle devait éloigner les maléfices et procurer richesses et bonheur à ceux qui la portaient sur eux soigneusement enveloppée.

L'usage de la mandragore comme amulettes, est fort ancien.

La *Genèse* rapporte que Ruben trouva des *mandragores* à la campagne et les porta à sa mère Léa. On leur attribuait sans doute alors la faculté de procurer la fécondité, dont les femmes des Hébreux étaient si jalouses. Rachel, qui comme Léa, sa sœur, était femme de Jacob, demanda ces *mandragores* avec instance, Léa les refusa d'abord; mais lorsque Rachel eut déclaré quelle lui permettait de passer la nuit suivante avec Jacob, si elle voulait les lui accorder à ce prix, et, pour coucher avec ce patriarche, elle donna ses mandragores. Voici d'ailleurs le texte en question (*Genèse*, chap. xxx vers 14, etc.

14. Et Ruben étant allé aux champs, au temps de la moisson des blés, y trouva des mandragores, et les apporta à Léa : donne-moi, je te prie, des mandragores de ton fils.

15. Et elle lui répondit : Est-ce peu de chose que tu m'aies oté mon mari, que tu veuilles encore prendre les mandragores de mon fils? Et Rachel dit: Que Jacob dorme donc cette nuit avec toi, pour les mandragores de ton fils.

16. Lors donc que Jacob revint des champs au soir, Léa alla au devant de lui, et lui dit : tu viendras vers moi, car je t'ai loué pour les mandragores de mon fils ; et il dormit avec elle cette nuit-là.

17. Et Dieu exauça Léa, et elle conçut et enfanta à Jacob un cinquième fils, »

Le culte des mandragores fut en vigueur dans toute l'Europe. On accusa même le Templiers d'adorer en Palestine une figure appelé mandragore ; ce qui est exprimé dans un interrogatoire manuscrit des religieux de cet ordre (1).

Un cordelier nommé frère Richard fit, en avril 1429 contre l'amulette mandragore un vigoureux sermon. Il convainquit les hommes et les femmes de son inutilité, en fit brûler plusieurs qu'on lui remit volontairement. « Les Parisiens dit un écrivain du temps, avaient si grand foy en certe ordure, que, pour vray, ils croyoient fermement que, tant comme ils l'avoient, mais qu'il fut bien nettement en beaux drapeaux de soie ou de lin enveloppé, que jamais jour de leur vie ne serait pauvre. »

L'auteur dit ensuite que ces *mandragores* avaient été mises en vogue « par le conseil d'aucunes vieilles femmes qui trop cuident sçavoir, quant elles se boutent en telles meschancetez qui sont droites sorceries et hérésies » (*Journal de Paris sous Charles VI et VII*). C'est sans doute dit Dulaure des Mandra-

(1) Ch. Clervoy, *Comment on défend sa santé par l'homœopathie.*

gores que veut parler un poète chroniqueur du quinzième siècle, dans la strophe suivante :

J'ai puis vu sourdre en France,
 Par grande dérision,
 La racine et la branche
 De toute abusion,
 Chef de l'orgueil du monde
 Et de lubricité ;
 Femme où tel mal habonde
 Rend povre utilité. (1)

Les expressions de cette chronique en vers, seraient une véritable énigme, sans le passage du journal de Charles VI que je viens de citer. Ces citations de deux ouvrages écrits à la même époque s'expliquent mutuellement.

La nature ne faisait pas tous les frais de cette composition phallique ; l'art venait à son secours, pour en former des simulacres ressemblant aux figures humaines des deux sexes. La plante elle-même ne possédait, dans l'opinion des anciens, ces vertus magiques, qu'autant qu'elle était préparée par des cérémonies mystérieuses.

Voici ce que raconte Jacque Grévin, médecin, sur les préparations et falcifications que l'on fait subir à ce *petit homme*, formé de la racine de *mandragore* : « Les imposteurs engravent en icelles (plantes), pendant qu'elles sont encore vertes, la forme d'un homme ou d'une femme, et fichent de la graine de millet ou de l'orge en parties esquelles,

(1) Dulaure. *Des Divinités Génératrices*.

ils veulent que le poil naisse. Puis, ayant fait un trou en terre, ils l'enfouissent et la recouvrent de sablon, jusqu'à ce que les petits grains aient jeté leurs racines, ce qu'ils disent être parfait en l'espace de vingt jours tout au plus : lors ils la retirent de rechef, et avec un couteau bien tranchant, ils rognent les petits filaments des grains, et les accommodent si bien qu'ils ressemblent à la barbe, aux cheveux et autres poils du corps. Il font accroire, au simple peuple sot et niais, que ces racines qui représentent la figure d'un homme, ne peuvent être tirées de la terre qu'avec un très grand péril et danger de la vie, et que pour les tirer ils y attachent un chien : qu'ils s'estoupent les oreilles avec de la poixe, de peur qu'ils n'entendent les cris de la racine ; lesquels entendus les feraient tous mourrir, sans qu'il en put échapper un seul. Les vertus que l'on raconte être en ce petit homme ainsi fait et forgé, sont étranges ; ils disent qu'il est engendré, dessous un gibet, de l'urine d'un larron pendu, et qu'il a de grandes puissances contre les tempêtes et je ne sais quelles autres calamités. Toutefois ce ne sont que folies. » (Jacques Grévin, *De l'imposture des Diables*). L'auteur de la *Maison rustique*, au mot *mandragore*, dit qu'il y en a de mâle et de femelle ; qu'on leur donne facilement les formes des deux sexes féminin et masculin. « Une de ces racines ajoute-t-il, est nommée *main de gloire*. Renfermée précieusement dans une boîte, elle fait doubler tous les jours l'argent qu'on a. Ces racines passent pour être un remède assuré contre la stérilité. »

« J'ai vu, dit l'abbé Rosier (*Cours complet d'Agriculture*) des mandragores qui représentaient assez bien les parties de l'homme et de la femme ; et cette ressemblance tient à un tour de main. On choisit à cet effet une mandragore à forte racine, laquelle après quelques pouces détendue, se bifurque en deux branches. Comme cette racine est molle, elle prend aisément l'empreinte qu'on veut lui donner, et elle la conserve en desséchant » cet auteur décrit le même procédé pour faire pousser le poil que nous citons plus haut.

Le *Petit Albert*, nous a conservé la formule d'Avicenne pour la confection d'une sorte de mandragore :

« Prendre un gros œuf de poule noire, le percer, en faire sortir la grosseur d'une fève de blanc et, l'ayant rempli de semence humaine, en bouchant le pertuis bien subtilement en y collant un petit morceau de parchemin humecté ; puis le mettre couvrir au premier jour de la lune de mars dans une heureuse constellation de Mercure et de Jupiter et, au bout du temps convenable, l'œuf venant à éclore, il en sort un petit monstre, on le nourrit dans une chambre secrète avec de la graine d'aspic et des vers de terre. S'il vient à mourir, on le met dans un bocal de verre avec du bon esprit-de-vin bien bouché. ».

« Un croquis nous disent les Docteurs Laurent et Nagous a qui nous empruntons cette note : à la main datant du xv^e siècle et conservé au musée de Nuremberg a pour sujet un chien déterrante une

mandragore ; seulement, au lieu d'avoir bouché les oreilles du chien, son maître sonne du cor comme dans une chasse, tant afin d'exciter l'animal que pour étouffer les cris de la malheureuse plante. Suivant les rites coutumiers, il fallait, — grave précaution que nous allions presque oublier, — dit cet auteur que le chien fût noir, couleur chère au sorciers. »

D'Herbelot, dans sa *Bibliothèque Orientale*, assure d'après les mages Persans, entre autre Lifthallah-al-Halimi, qu'il y a péril à couper ou arracher l'« abrousanan » (nom arabe de la mandragore), et que le meilleur système à employer est d'attacher à la plante un chien que l'on frappe à coups redoublés et qui accomplit la dangereuse besogne sans autre risque que pour lui-même(1). Théophraste dans son *Histoire des Plantes*, raconte en ces termes la récolte de la mandragore.

« Ils tracent autour d'elle trois cercles avec une épée et la coupent en regardant vers l'occident, ils dansent en cercle autour de la racine, en tenant des propos relatifs surtout aux plaisirs de Vénus. »

Plusieurs commentateurs de la Bible ont affirmé que la légendaire pomme qui perdit notre aïeul commune Eve n'était autre que la pomme de mandragore appelée aussi pomme d'amour.

A titre de simple curiosité et pour bien fixer la

(1) Georges Chastelain, *Recollection des choses merveilleuses advenues en notre tenu.*

valeur que nos ancêtres attribuaient à la mandragore, il suffit de rappeler que les contemporaines de Jeanne d'Arc répandirent le bruit qu'elle ne devait sa valeur et ses victoires qu'à la possession d'une de ces plantes. Les juges de la Pucelle lui demandèrent même au cours de son procès ce qu'était devenue sa mandragore, et Jeanne nia en avoir jamais eu en sa possession bien qu'elle sût que ce fut un talisman précieux pour faire fortune.

On pense bien que la contrefaçon qui est de toute antiquité et de tous pays, ne bouda point contre la tentation de se livrer à l'imitation d'une denrée si précieuse et de si bon placement.

Des imposteurs, des sorciers, des marchands d'orvietan se mirent à l'œuvre, et bientôt on vendit des racines de toutes les plantes auxquelles on avait préalablement donné la forme d'un homme ou d'une femme. Ces sortes de poupées se payaient très cher. On devait de temps en temps les baigner dans l'eau chaude, les vêtir soigneusement, etc. (1).

Citons à ce sujet, d'après ces mêmes auteurs : un curieux passage d'une lettre datée de Leipzig. 13 février 1575, écrite par un brave bourgeois à son frère qui venait de lui apprendre sa ruine complète.

L'excellent homme le plaint et lui relève le moral en lui annonçant l'envoi d'une mandragore qui rétablira sa fortune.

« D'abord, lorsque tu l'auras reçue, écrit-il, tu la

(1) Laurent et Nagour — *L'occultisme et l'amour*.

laisseras reposer tranquillement trois jours entiers. Puis, après le troisième jour, tu la prendras et tu la baigneras dans de l'eau chaude, avec l'eau de ce bain, tu aspergeras ton bétail et le seuil de ta maison. Ton sort changera et tu reviendras certainement à ton ancienne fortune, si tu prends conseil de ta mandragore. En outre, chaque année, il te faudra la baigner quatre fois, et, chaque fois, après le bain tu la revêtiras de tes habits de soie et tu la coucheras au milieu de tes plus beaux vêtements, tu n'as pas besoin d'en faire d'avantage.

... Si tu as besoin de conseils et de directions tu n'as qu'à placer ta mandragore sous ton aisselle droite et tu sauras incontinent si la chose que tu as en vue est opportune ou non. »

De nos jours le culte de la mandragore n'est pas encore déracinée. En Russie les charlatans la débitent couramment aux moujicks comme talismans extraordinaires. Elle porte là-bas le nom de « tête d'Adam », Adamova golova. En chine on paye les mandragores d'autant plus cher qu'elle se rapprochent d'avantage de la figure humaine, il y a vingt ans, on en payait couramment jusqu'à 6.000 francs pièce. »

Debrio (*Disquisitions magiques*) nous dit qu'un jour une mandragore osa se montrer à la requête d'un sorcier qu'on tenait en justice, le juge ne craignit pas de lui arracher les bras et de les jeter au feu.

Fodéré rapportant sa propre observation nous dit « j'avais cueilli dans la campagne une belle fleur une

mandragore, que je plaçais par inadvertance sur la table de mon cabinet de travail, après être resté quelque temps à travailler dans le local, portes et fenêtres fermées, je fus pris de vertige, de faiblesse, puis d'une langueur telle que j'avais peine à me soutenir. Je ne songeais plus à la mandragore; mon premier mouvement fut d'ouvrir la fenêtre, ce que je fis en m'appuyant, par hasard, sur la plante, qui exhala une odeur fortement nauséabonde. Je reconnus alors la cause des accidents que j'éprouvais, lesquels se dissipèrent aussitôt que j'eus jeté la plante vénéneuse par la fenêtre. »

En Egypte nous voyons Ra en butte à l'impiété et à l'ingratitude des hommes charger sa fille Hâthor (la lionne) du châtiment pendant plusieurs jours elle massacre les hommes et piétine dans leur sang. La déesse ivre de meurtre, aurait tout exterminé; mais le Dieu, dans sa pitié, arrêta le carnage par un stratagème. Sept milles cruches furent emplies de mandragores macérées dans le sang des hommes; la boisson, répandue sur les champs, détourna la déesse elle se mit à boire à satiété et ne vit plus les hommes.

C. B.



Philosophie moderne ⁽¹⁾

I

LES DEUX COURANTS

Les divers systèmes philosophiques qui prétendent expliquer la création de l'Univers et de l'homme peuvent facilement être ramenés à deux : le système spiritualiste, qui fait naître les cosmos d'une volonté divine, et le système naturaliste, qui explique la création en se passant de Créateur. Une étude attentive de l'histoire de la philosophie nous montrerait une plus grande variété de systèmes ; mais les uns et les autres n'ont guère d'intérêt pour nous, puisque aussi bien on peut les cataloguer dans les deux principaux que nous venons d'énumérer. En effet, quelle que soit l'école philosophique qui nous occupe, on peut la ranger immédiatement, d'après ses tendances, dans le premier ou dans le deuxième système, puisque les philosophes anciens et modernes n'ont expliqué la création que grâce à une intervention intelligente, divine par conséquent, ou grâce à un heureux concours de

(1) Extrait d'un ouvrage sous presse intitulé : *Philosophie moderne*, par G. de Tromelin et A. Porte du Trait des Ages.

circonstances, d'événements, par conséquent, soumise à un hasard d'où toute pensée ou volonté supérieure serait exclue. De là deux grands courants principaux : le spiritualisme et le matérialisme, l'un et l'autre pris en son sens absolu, sans tenir compte des divergences qui peuvent exister dans chacun de ces systèmes. Il est bien évident, par exemple, que le spiritualisme a vu naître un nombre considérable de courants secondaires, lesquels se flattent de déterminer chacun la vérité. Ainsi, le christianisme explique la création à sa manière, par la Volonté toute puissante d'un Dieu créateur ; mais Platon qui vivait avant l'éclosion de cette théogonie a pu expliquer d'une autre manière la création, et cependant ces deux systèmes sont éminemment spiritualistes. La religion de l'Inde, appelée bonddhisme, a expliqué la formation du Cosmos d'une manière toute différente, et néanmoins, comme le premier principe est un Dieu, ce système cosmogonique est encore spiritualiste. Nous pourrions multiplier ces exemples et prouver que le nombre des systèmes est infini, mais que tous sont plus ou moins spiritualistes puisqu'ils admettent un créateur conscient et intelligent. Ces légères différences s'accusent aussi dans les divers systèmes dits matérialistes ; mais tous peuvent se ramener au matérialisme pur et simple, qui est la négation de toute cause supérieure et intelligente.

Donc, pour nous, l'étude de la philosophie, ou mieux de la création se ramène à l'étude des deux systèmes dont nous venons de parler. On voit im-

médiatement que ces deux systèmes sont diamétralement opposés dès le principe, et que c'est cette antinomie catégorique qui doit retenir toute l'attention du chercheur. Lequel possède la Vérité intégrale, si toutefois l'un des deux la possède à l'exclusion de l'autre? Longtemps la spiritualisme a brillé d'un vif éclat, et ses théories étaient acceptées comme articles de foi par l'universalité des savants. Puis cet éclat s'est atténué, affaibli par les premières lueurs du matérialisme naissant. Aujourd'hui, c'est le dernier venu des deux grands systèmes qui triomphe, aux dépens de son prédécesseur. Les savants sont presque tous matérialistes, et le spiritualisme voit avec mélancolie le commencement de son déclin. Un jour viendra sans doute où il reprendra sa place prépondérante, car c'est une loi de l'histoire que les systèmes naissent, vivent et meurent, pour revivre ensuite sous une forme presque analogue et recommencer le processus de leur évolution suivant les noms du cosmos et les rythmes mystérieux de l'humanité.

Ne crions pas trop cependant que le spiritualisme a vécu. Il succombe sous la harde envahissante des matérialistes, mais il donne dans ses derniers soubresauts un spectacle réconfortant. Et nous ne serions pas surpris outre mesure que cette agonie ne fût que le prélude d'une incomparable renaissance. Ainsi le moyen âge était plongé dans son sommeil séculaire et son ignorance ténébreuse lorsque soudain il fut reveillé par les érudits qui portèrent le flambeau de la science jusque dans les

antres les plus obscurs. Cette renaissance ne fait aucun doute pour le philosophe averti, surtout si les sciences métapsychiques tiennent toutes leurs promesses. Or nous sommes convaincus que les efforts des pionniers du « métapsychisme » ne seront pas vains et qu'ils feront triompher une fois de plus la vérité philosophique. Leur système satisfait mieux l'intelligence humaine, et de plus leurs découvertes ruineront à jamais les théories et les sophismes dont se berce le matérialisme contemporain. C'est donc le spiritualisme qui nous donnera la clef des phénomènes d'ordre psychique qui nous plongent actuellement dans une angoissante impuissance scientifique ; c'est encore lui qui nous expliquera le mystère de la vie et de la mort et le mystère plus troublant de la création.

II

L'HOMME

« L'Étude de l'homme ouvre la Voie
à l'étude du Cosmos »

Au début de ce livre, et avant de poursuivre l'explication des systèmes philosophiques nous étudierons l'homme, car la sentence Socratique : « Connais-toi toi-même » doit être l'objet de nos premières spéculations, si nous voulons arriver à la cause suprême, qui est Dieu. D'ailleurs l'étude de l'homme nous donnera de précieux enseignements sur

l'Univers, puisque l'homme, est au dire de certains philosophes, un petit monde, un microcosme, c'est-à-dire la réduction du Cosmos.

Pour les matérialistes, l'homme est bien peu de chose : un corps formé de chair, d'os, de muscles, de nerfs, etc. Ce corps possède un cerveau, centre de l'intelligence, et la pensée n'est qu'une sécrétion de ce cerveau. Le langage n'est qu'une vibration des cordes vocales. Cet homme naît, se développe et meurt. Sorti du néant, il retourne au néant, et c'est tout. Pourquoi est-il venu sur la terre? Pour remplir sa fonction, pour être un chiffre du nombre infinitésimal qui mesure l'éternité : rien de plus. Mais ce cœur qui a aimé, ce cerveau qui a produit des chefs-d'œuvre, cette chair qui a palpité et souffert, est-ce l'homme tout entier? Oui diront les partisans de ce système, c'est l'homme tout entier : il n'a pas d'âme, comme le prétendent les spiritualistes, car aucun médecin n'a rencontré cette entité sous son scalpel, aucun physicien ne l'a pesée ni photographiée, donc elle n'existe pas et ne saurait exister. Tout se borne pour nous à n'être qu'un simple agrégat de cellules vivantes. Ces cellules mortes, l'être humain a cessé d'exister. N'ayant pas d'âme, le principe de l'immortalité qui en découle est réduit à néant, et du même coup l'homme ne peut prétendre à une existence extra-terrestre. Tout finit au tombeau et le trépas mystérieux n'est que l'évanouissement de nos facultés et la désagrégation totale de nos cellules vitales. La mort, c'est le néant.

La théorie spiritualiste est moins simpliste et plus noble aussi. Elle est enfin plus humaine, plus consolatrice, parce qu'elle nous laisse espérer, au delà du tombeau, une vie nouvelle dans laquelle nous continuerons à évoluer vers un idéal plus élevé sans cesse à mesure que l'Être se perfectionne. Elle distingue dans l'être humain plusieurs éléments, et l'on verra que ces éléments ne sont pas tous périssables.

Certaines religions admettent en nous deux principes : le corps et l'âme, le corps mortel et l'âme immortelle, celle-ci étant le moteur de celui-là. L'Égypte en admettait un troisième, appelé Ka, principe moins grossier que le corps physique, moins spirituel aussi que l'âme à qui il servait d'enveloppe. C'est ce troisième élément que le philosophe Andworth appelait « médiateur plastique » et que beaucoup d'auteurs désignent sous le nom de fantôme des vivants. Ainsi nous voyons que déjà l'homme n'est plus l'être simple des matérialistes, mais un composé ternaire dont une partie au moins ne périt pas. Dès la plus haute antiquité la philosophie a affirmé cette trinité dans l'homme, et on en trouva aisément la trace dans les écrits des pères de l'Église qui ont fréquenté l'école néo-platonicienne d'Alexandrie. Toutefois cette théorie ne parle que des trois corps principaux, par simplification ; en réalité la tradition nous enseigne que l'être humain possède sept corps, dont quatre seulement habitent sur les trois plans de la Nature (1). Nous ne nous

(1) C'est la théorie théosophique que nous nous contentons d'effleurer, sans entrer dans des détails qui nous entraîneraient trop

occuperons que des quatre premiers corps, ceux que nous pouvons étudier scientifiquement et d'une manière vraiment rationnelle.

Le plus grossier de nos quatre corps est incontestablement le corps physique, que nous voyons et que nous touchons. C'est le siège des fonctions de la vie ; circulation, aspiration, digestion, etc. Nous avons ensuite le corps éthérique ou double éthérique, qui est le siège de la vitalité. En troisième lieu, nous avons le corps astral, qui est le siège des instincts, des désirs et des passions.

C'est le principe mystérieux que les spirites désignent sous le nom de périsprit (auteur de l'esprit) et certains philosophes et savants sous les termes de inconscience, subconscience, conscience sublimale, etc. Enfin le quatrième et dernier de nos corps (sur les plans de la nature) est le corps mental, siège de l'intellect (mens) qui renferme le principe immortel appelé âme.

Voici d'ailleurs un petit tableau qui résume la composition de l'homme et qui synthétise à merveille la théorie que nous tentons d'expliquer.

1. Corps physique
2. Corps éthérique
3. Corps astral
4. Corps mental

Sur les trois plans de la nature.

A l'état de veille, ces quatre corps sont unis et n'en

loin. Rappelons toutefois que les théosophes sont les héritiers des doctrines des bouddhistes indous.

forment qu'un, qui paraît indivisible. Mais pendant le sommeil, le corps astral abandonne le corps physique, entraînant à sa suite le corps mental, et voyage sur un autre plan astral (1), tandis que le corps physique, demeure dans le plan physique ou terrestre. Au réveil, le corps astral réintègre son enveloppe charnelle, et la vie unique en apparence recommence, sur le plan physique. Le phénomène de la mort (sommeil définitif fera encore mieux comprendre l'existence des divers plans. Lorsque commence l'agonie, le double éthérique quitte le corps charnel du mourant et demeure auprès de lui quelques jours encore après la cessation de la vie. Puis il meurt à son tour et laisse l'astral libre de prendre son essor vers d'autres régions plus élevées. Plus tard, ce corps astral meurt, et le corps mental passe dans son plan (dans le plan mental ou Manos inférieur).

Donc, à ce moment, l'homme a abandonné successivement ses quatre corps, ses quatre cadavres, et, son âme, quittant le corps mental, est libre de toute entrave. Elle peut continuer son ascension ou désirer une réincarnation qui se ferait alors dans le sens inverse, mais nous n'avons pas à nous en occuper pour le moment.

(1) L'homme, avons-nous dit, est formé de sept corps ou plans. De même l'Univers, et chaque plan du microscope a sa demeure, pourrait-on dire, dans le plan correspondant du macrocosme.

III

LE CORPS ASTRAL

Cette étude pour être fructueuse, ne doit pas se borner aux spéculations, aux théories ou aux affirmations : elle doit être expérimentale ; elle doit s'appuyer sur des méthodes scientifiques. Le philosophe soutient une hypothèse, échafaude une théorie, construit un système. Tout cela restera purement spéculatif jusqu'au jour où le savant prouvera par des expériences rigoureuses que l'hypothèse est juste la théorie confirmée et le système logique. En un mot, il est nécessaire que le savant soutienne le philosophe, sans quoi ce dernier n'est qu'un chercheur de chimères ou un métaphysicien condamné à l'oubli.

A. PORTE DU TRAIT DES AGES.

(A suivre.)



THÉORIE DE LA GRANDE MÈRE

ou de l'Épouse Divine

Le Logos créateur, c'est-à-dire l'Éternel Masculin, s'oppose éternellement à soi-même, et ce renversement du Seigneur constitue l'Épouse divine, la Grande Mère, Dêmêtêr. Dêmêtêr est la Substance plastique universelle, qui, sous l'action de l'Essence première, affecte des Aspects et des Formes variés à l'Infini. Ces Aspects infiniment variés, ces formes toujours nouvelles, *constituent* les Créatures. « Sur le plan divin », dit Anna Kingsford dans la Voie Parfaite, « toutes choses sont personnelles ». Chacun des Aspect, effectués par Dêmêtêr, chacune des Formes prises par elle, devient donc *une créature*. Mais, aux yeux de son époux lui-même, *il n'y a point de créatures* : il n'y a que Dêmêtêr seule, la Vierge sacrée, la femme mystique, la quelle ne fait qu'un avec lui. Elle est son Épouse et sa Sœur docile et vibrante sous le regard d'amour du Mâle éternel, Dêmêtêr revêt toutes les expressions de la beauté : elle sourit, elle tressaille, elle frissonne, elle pleure, elle se pâme, elle chante, elle resplendit. Semblable à un diamant merveilleux dont un habile artiste ferait chatoyer les facettes à vos yeux, de manière à vous éblouir par des jeux tou-

jours nouveaux de lumière, ainsi Dêmêtêr tourne harmonieusement dans l'infini ; et chacun de ses mouvements révèle une grâce nouvelle, chacun de ses sourires met au jour une beauté inconnue, chacune de ses larmes manifeste un nouveau tressaillement de splendeur. Dêmêtêr est véritablement la Femme pantamorphe, mère de tous les êtres passés, présents et à venir.

THÉORIE DE LA CRÉATION

par l'Oubli de l'Unité

L'Être Unique réfléchit sans cesse en soi-même les aspects de sa Beauté infinie. Il les contemple avec amour, et, dans cette contemplation divine, il s'identifie véritablement avec ceux de ses Aspects qu'il contemple, Et ainsi, il oublie son Essence suprême, il s'oublie lui-même pour s'identifier avec son reflet ainsi imprégné de la Conscience divine, devient une Créature.

THÉORIE DE LA CRÉATION

par l'Union de l'Unité avec elle-même

Un est le seul nombre qui, multiplie par lui-même C'est donc l'Être Primordial s'affirmant dans son activité créatrice et se répétant dans ses œuvres.

Si, d'autre part, on considère que $2 = 1 + 1$, on voit que l'Unité s'unit à elle-même pour engendrer sa propre Épouse et que ce n'est que par cette union qu'elle peut l'engendrer.

S'unir à soi-même, c'est se contempler, c'est ce posséder.

L'Unité, en se contemplant, crée son Épouse divine. La *partie contemplante*, reste toujours l'Unité, mais la *partie contemplée*, étant passive, devient Deux, la Grande femme céleste.

Une fois que par la contemplation ardente et enthousiaste de toi-même, tu aura créé en toi la Vierge céleste, unis-toi à elle avec toutes les forces de ton amour. Et ainsi tu réaliseras en toi, autant qu'il est possible dès cette vie, le divin Monde des Splendeurs.

KARL NISSA.



Méditation sur l'Episode

de

la " Samaritaine "

Quittant la Judée pour retourner en Galilée. Jésus arriva dans une petite ville de la Samarie.

Etant assis au bord d'un puits, il vit venir une femme et lui demanda à boire. La Samaritaine répondit : « Comment, vous qui êtes juif, me demandez-vous à boire, à moi qui suis une femme de la Samarie? Les juifs n'ont aucun rapport avec les Samaritains. »

— « Si tu savais le don de Dieu, reprit Jésus. si tu savais qui est celui qui te dit : « Donne-moi à boire ! » tu lui aurais peut-être adressé la même demande et il t'aurait donné d'une eau vive. »

— « Mais, Seigneur, dit la femme, vous n'avez rien pour en puiser et le puits est profond. D'où pouvez vous donc avoir de l'eau vive? Etes vous plus grand que notre Père Jacob qui nous a donné ce puits et qui en a bu lui-même, aussi bien que ses enfants et ses troupeaux? »

Jésus lui répondit :

— « Quiconque boira de cette eau aura encore soif, mais celui qui boira de l'eau que je lui donne-

rai n'aura jamais soif. Car l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source jaillissante pour la vie éternelle. »

— « Seigneur, repartit la femme, donnez-moi de cette eau, afin que je n'aie plus soif et que je ne vienne plus ici pour puiser. »

Plus loin, nous remarquons encore ce passage d'un si profond ésotérisme :

— « Femme, dit Jésus, crois-moi ! L'heure est proche où ce ne sera ni sur cette montagne, ni à Jérusalem que vous adorerez. Vous adorez, vous, ce que vous ne connaissez point ; nous adorons ce que nous connaissons, car le salut vient des Juifs. Mais l'heure arrive, et déjà elle est venue, où les vrais adorateurs adoreront le Père en Esprit et en Vérité ; et ce sont de tels adorateurs que veut le Père. Dieu est esprit et ceux qui l'adorent doivent l'adorer en Esprit et en Vérité. »

Les Samaritains avaient construit un Temple en opposition à celui de Jérusalem et la Samaritaine croyait, en reconnaissant un juif en Jésus, n'avoir devant elle qu'un homme aux idées opposées à ceux de sa secte. Il est, dans les paroles de Christ, un exemple frappant que nous ne devons oublier. A quelque religion qu'un être appartienne, quelles que soient ses idées, son degré dans l'échelle sociale, rien de cela ne doit compter pour nous.

Nous sommes tous des parcelles du Grand Tout qui devront y retourner. Nous découpons tous de la même cause, tous frappés des peines de la chute. Le Mal existe, dit Cl. de Saint Martin, nous voyons

tout autour de nous ses traces hideuses quels que soient les efforts qu'on a fait pour user sa difformité. Or, si ce mal ne vient point du bon Principe, comment donc a-t-il pu naître ?

Nos souffrances nous viennent justement de ce qu'à l'origine l'homme n'a pu se maintenir près de ce bon Principe. Le Mal n'a pu être créé par Dieu, essence de toute Bonté : il est uniquement la résultante des œuvres de l'Homme. Le Père ne nous a pas laissés sans secours et nous a donné entre tous un moyen : la Fraternité. C'est par ce sentiment que prêcha sans cesse le Divin Maître, que nous hâterons notre réhabilitation : la Voie, dirait le Philosophe Inconnu ! Lorsqu'un être vient vers nous, nous demandant un secours, lorsque nous voyons une souffrance morale ou physique notre devoir est de mettre tout en jeu, sans oublier la Prière, pour pouvoir la soulager. Rappelons nous la réponse du Seigneur, car ce don du Seigneur nous l'avons tous en nous à des degrés différents. Comme ils sont loin ceux qui, ayant dû garder la tradition, ne connaissent que l'anathème, n'ont de bonté que pour les leurs, ceux dont la maxime est devenue : « Celui qui n'est pas avec moi est contre moi. » O mon Maître, ce n'est pas ce que vous vouliez pourtant ! Chaque homme créé par la volonté du Père, ne fait-il pas partie de la Grande Fraternité ?

Notre cœur n'est-il pas justement le puits dont il est question ? Nous n'avons rien c'est vrai, mais il nous suffit de demander au Père avec toute la sincérité de notre cœur, un élan suprême de notre

âme, pour qu'il nous soit donné pour autrui, que les autres nous occupent plus que nous-mêmes, le Ciel se chargera de nous ensuite.

L'eau vive, dont parle Jésus, c'est justement cette bonté divine, qu'il est quelquefois possible de faire descendre en nous. Ce sont les rayons bienfaisants de la Foi, ce sens du cœur, qui nous seront prodigués. « Celui qui boira de cette eau, disait Jésus, n'aura jamais soif. » C'est effectivement par la Foi, que nous élèverons notre cœur vers le Père. Nous acquèrerons la connaissance de ce que nous sommes, aussi de ce que nous avons été et où nous allons. Nous n'aurons plus soif car nous trouverons là, la Consolation, la Sagesse, la Connaissance. La mansuétude divine nous sera prodiguée, nous saurons que nous ne sommes jamais seuls, mais qu'un guide est toujours près de nous, non pas un maître inflexible, irritable comme l'a fait l'Eglise — dérision ! — mais un Maître bon, doux comme l'était son fils Jésus, un Vrai Père veillant sans cesse sur nous.

Les Pharisiens n'admettaient pas que des docteurs puissent conserver et s'entretenir des choses sacrées avec une femme.

Les disciples de Jésus l'ayant vu s'entretenir avec la Samaritaine.

Le Maître, en conversant ainsi, leur donnait une leçon d'humilité. A notre avis, dans l'Invisible, la question de sexe n'existe pas. Si elle a son importance pour l'entretien de la vie sur la planète à laquelle nous avons été destinés, il n'en est pas de

même de l'autre côté. Chacun de nous a droit à la connaissance de la Vérité et nous ne saurions en faire état pour la refuser à celles de nos sœurs qui la demandent. Chaque être a le droit d'élever ses aspirations à la Connaissance Divine.

Il est pénible qu'une vérité aussi simple ne fût comprise des premiers Papes, il est navrant de constater qu'un Concile dût se réunir pour accorder à la femme une âme !

Reprenant notre épisode nous remarquons que Jésus spécifie bien que la Vérité, l'adoration du Père seront et proclamée et exercée à n'importe quel endroit de la Terre. Le Christ s'exprime clairement : « Ce ne sera ni sur cette montagne, ni à Jérusalem que vous adorerez le Père ; l'heure arrive où vous l'adorerez en Esprit et en Vérité. » Cette remarque est très importante. Il n'est pas de lieu ni d'endroit pour aimer Dieu. Ou plutôt il en est un et celui là c'est notre cœur. Là seulement est le véritable autel que nous dressons pour notre Père, là seulement nous le servons en raison de la pureté des sentiments qui l'habitent. « Celui, qui moissonne, dit le Christ, reçoit sa récompense et recueille pour la vie éternelle ! » Il est bien certain que Dieu doit mieux aimer notre Prière faite sans aucun cérémonial si ce n'est tout l'Amour de la créature au créateur, l'ardente Foi que nous y mettons. Bien pauvres sont ceux qui ne savent prier !

La moisson pour nous c'est le choix bon ou mauvais que nous auront fait de nos biens, des connaissances acquises. Notre récolte sera ce que nous l'au-

rons faite et l'eau vive dont parle Jésus qui la fera grandir sera la bonté du Père toujours largement dispensée aux petits, très petits enfants que nous sommes.

G. WILFRID.

S. l.





PARTIE LITTÉRAIRE

Un Roman occulte

Notre secrétaire de la rédaction, Léon Combes, dont nos lecteurs connaissent le talent littéraire comme prosateur et comme poète et la profonde science initiatique, publie dans le journal spiritualiste *Le Fraternaliste*, de Douai, un grand roman d'occultisme intitulé *L'Évolution d'une âme*. Dans ce roman, notre collaborateur, parmi la trame d'une action passionnément dramatique, a mis un prêtre chrétien initié en face du clergé ignorant et dogmatique. C'est ce prêtre qui donne son titre au roman de Léon Combes : *L'Évolution d'une âme*.

Transporter l'Occultisme et la Science Initiatique dans le domaine social et religieux, tel est le but que s'est proposé notre collaborateur dans ce roman que tous les occultistes voudront lire.

Voici en quels termes *le Fraternaliste* annonce ce roman (25 avril) :

« Nous commençons aujourd'hui la publication de notre grand roman psychosique écrit par l'éminent occultiste qu'est Léon Combes. Notre collaborateur joint à une haute culture une rigoureuse impartialité dans l'étude des phénomènes occultes et une impeccable tenue littéraire. Son autorité en matière d'occultisme est incontestable, et nos lecteurs, nous en sommes certains d'avance, seront enthousiasmés de la beauté de cette œuvre nouvelle entre toutes, puisqu'elle aborde un sujet que personne encore n'avait suffisamment entrevu : la Psychose (déterminisme du Plan Invisible). »

* * *

Les Annales du Progrès, ancienne *Semaine de Paris*, commencent à publier un beau travail de Léon Combes sur : *La Science sur la terre du Sphinx. L'Initiation et le Génie initiatique de l'Égypte*. Nous reparlerons de ce travail de science archéologique et initiatique que notre secrétaire de la rédaction — nos lecteurs ont pu s'en rendre compte ici même — connaît à fond.

Littérature Occulte

Le Secret de Michel Hoppenheim. — Un volume in-16 de 128 pages. — Prix: 1.50. — DURVILLE, éditeur, 23, rue Saint-Merri, Paris-IV.

De tout temps, le problème des origines a passionné les savants et le public. De tout temps, on s'est demandé si l'homme est un être d'essence divine ou un simple mortel, supérieur à tous les autres. Des chercheurs, au moyen âge, ont tenté de créer la vie humaine en dehors de l'acte génésique, et Paracelse, dont la figure d'hermétiste illumine singulièrement cette époque trouble, s'est flatté d'avoir trouvé ce secret millénaire ; il s'est flatté d'avoir fabriqué un homunculus. Ce secret, malheureusement, il l'a emporté avec lui dans la tombe, et d'autres savants adonnés aux sciences occultes, en dépit de leurs longues et minutieuses investigations, n'ont pu le retrouver. Aujourd'hui, il excite de nouveau la curiosité et la recherche ardente des expérimentateurs. Naguère, l'un d'eux a créé une cellule artificielle qui lui a donné des animaux-plantes, des zoophites. Un autre savant plus ambitieux a fait éclore, grâce à des procédés qui relèvent de la chimie, des centaines de têtards qui ne demandent qu'à vivre : ce savant ne désespère pas de perfectionner sa méthode et d'arriver ainsi à produire des êtres plus élevés dans l'échelle de la génération.

Le problème presque impossible est donc en voie d'achèvement vers une solution plausible ; et comme en science rien n'est absolument impossible, en dehors des mathématiques pures, il faut prévoir le jour où l'homme pourra dire orgueilleusement, en montrant son œuvre merveilleuse : « J'ai créé mon semblable en dehors des lois connues, en dehors de la loi commune qui nécessite le rapprochement des sexes. »

Ce problème formidable ne devait pas laisser indifférent les occultistes, puisque, somme toute, il est un des pivots de la science traditionnelle. C'est d'ailleurs ce qu'a pensé l'un des plus érudits d'entre eux, M. Porte du Trait des Ages, bien connu dans ce milieu savant par ses nombreux travaux tant scientifiques que littéraires. Ce jeune auteur a déjà publié plusieurs romans occultes qui ont tous connu le succès : aujourd'hui il nous présente un nouvel ouvrage, très remarquable, qui aborde franchement le problème de l'origine de la vie et qu'il intitule *le Secret de Michel Oppenheim*.

Dès les premières pages de ce livre étrange, dont chaque ligne évoque une scène de magie, nous sommes captivés par l'intérêt poignant qui se dégage du sujet et des situations. On suit avec une curiosité palpitante, intense et soutenue, les théories hermétiques et les expériences occultes du savant docteur Oppenheim — Paracelse moderne né au pays de cet autre magicien appelé Faust — et l'on se demande avec angoisse ce qui en résultera. Oppenheim arrivera-t-il à pénétrer l'arcane secret des alchimistes et hermétistes de l'antique Egypte et du sombre moyen âge, ou échouera-t-il dans cette entreprise surhumaine ? — C'est ce que l'on veut savoir, solution impatientement attendue qui vous fait parcourir le livre — merveilleux roman — jusqu'à la dernière ligne.

Nous nous garderons bien de déflorer ce mystère en violant le secret de Michel Oppenheim.... mais nous conseillerons à tous les amateurs de merveilleux scientifique, à tous les occultistes et même à ceux pour qui le

problème de la vie n'est pas chose négligeable, de lire ce petit roman qui ne peut manquer d'intéresser tout le monde.

H. DURAND.

Laissez venir à moi les petits enfants

*Au docteur Papus,
hommage très respectueux.*

En un pauvre logis, cabane dénudée,
Avec ses père et mère le jeune Amedh vivait,
Près de Jérusalem, la ville de Judée,
Barrant tout l'horizon comme un étang de lait.
L'enfant, enveloppé dans sa gandourha grise,
Jalousait la fortune et les brillants destins
Des riches dédaigneux de la loi de Moïse,
Epuisant chaque jour leurs trésors en festins.

*
* *

En ce temps-là, Jésus et ses fervents disciples
Cités par saint Mathieu parcouraient le pays,
Attirant à leur voix des auditeurs multiples,
Nombreux comme les grains des épis de maïs.
Sur le mont, au milieu de la foule assemblée,
Les miracles divins en grand nombre étaient vus :
L'enfant se tient debout, intéressé d'emblée
Par l'occulte pouvoir du verbe de Jésus.

*
* *

Dans le cœur du bambin pénètre la lumière.
« Les tout petits enfants laissez venir à moi,
Dit le Galiléen ; par la sainte prière
Et par la charité vous comprendrez ma loi :

Ne soyez pas jaloux du pouvoir du monarque,
Ni du chef, ni du prince aux karmas enviés :
La pauvreté pour l'homme est la divine marque,
Les pauvres en Eden seront tous conviés. »

*
*
*

Jésus de Nazareth, au geste lent et digne,
Attire près de lui le jeune inconscient ;
De ses deux doigts levés, Il fait le divin signe
Transmis à ses élus, sur le front de l'enfant...
Alors Ahmed sentit le bienfait du symbole :
De son âme à jamais le malin fut banni,
Car, ayant entendu les divines paroles,
Il est initié, Jésus-Christ l'a béni.

TARNAVA.

VICTOIRE DES SOURCIERS

Malgré des expériences probantes et peut-être aussi parce que le charlatanisme s'est introduit là comme partout, la rabdomancie, qui est l'art de découvrir les sources cachées par le moyen de la baguette, compte de multiples adversaires, et, jusqu'à présent, n'a point été considérée comme une chose sérieuse.

Cette injustice va cesser, grâce au gouvernement allemand, qui a demandé à son Ministère de l'Agriculture, à la suite de constatations étonnantes, une enquête sur la question.

Ces constatations viennent des concessions africaines allemandes, où l'on a besoin d'eau. N'en trouvant pas, on s'est décidé, en désespoir de cause, à essayer de la baguette. Or, sur 148 emplacements qui ont été indiqués par elle, et où des sondages approfondis ont été faits, 117 ren-

fermaient une source souterraine, ce qui constitue une proportion, vraiment troublante, de 80 0/0 environ, qui ne peut être l'effet du hasard.

Il a paru au gouvernement allemand que des résultats semblables rendaient nécessaires des travaux officiels, et qu'on ne pouvait pas repousser avec dédain, uniquement parce qu'il est encore impossible d'en expliquer la nature, une méthode capable de rendre fertiles des contrées incultes.

L'exemple pourrait être suivi en France, où nous avons un assez grand nombre de bons « sourciers », se servant très bien, et souvent avec succès, de la fameuse baguette. Des expériences, faites avec leur concours, offriraient un intérêt capital.

Elles seraient, dans tous les cas, plus pratiques que les recherches de cette devineresse qu'on autorisa, il y a un quart de siècle, à fouiller la basilique de Saint-Denis, pour y retrouver un problématique trésor. Une histoire du même genre eut lieu à Bordeaux, vers 1897. Un vieil escroc obtint la permission de creuser le sol de la Charreterie, afin de mettre à jour un caveau, dans lequel avait été caché un veau d'or d'une grosseur prodigieuse. On ne découvrit pas plus le veau d'or de Bordeaux que les richesses de Saint-Denis.

En revanche, on peut indiquer l'existence des sources. Ceci n'est pas discutable; mais, pour le faire admettre, il a fallu les heureux effets des fouilles africaines, où la victoire des rabdomanciens a été complète. Il semble donc que les sourciers soient à la veille d'une revanche brillante, qui les consolera des amertumes passées et de toutes les railleries des sceptiques.

Ne nous en plaignons pas, car nous n'aurons jamais trop de bonne eau pure, en un temps où les rivières sont si facilement empoisonnées, — conséquence singulière, mais fâcheuse, des progrès de l'industrie !

H. J.

ORDRE MARTINISTE

Une nouvelle Loge martiniste (INRI) vient de se fonder à Bruxelles, sous l'obédience du Suprême Conseil de France.

*
**

ORIENT DU CAIRE

Une ten.: funèbre en l'honneur de J.-B. Villermoz, a eu lieu, le 21 février, dans la R.: L.: Temple d'Essenie, à l'O.: du Caire.

Dans cette ten., à laquelle assistaient de nombreux F.: et S.: d'Europe et le F.: Zagrel, Insp.: Gén.:, lecture fut donnée d'une charte nommant le F.: E. D., Inspecteur spécial pour l'Egypte.

*
**

L.: MEMPHIS

Le 24 mars, eut lieu l'installation d'une deuxième L.: Mart.:, sous le titre distinctif de « *Memphis* »; l'installation fut faite par le F.: Hadj' Amr, Inspecteur spécial, assisté des F.: Selaït-Ha Phitin.: de la L.: Temple d'Essenie, et du F.: Michael Philtin, de la L.: Memphis.

Le F.: Michael, obligé de quitter momentanément l'Egypte, a remis ses pouvoirs à un F.: agréé par le Sup.: C.:

*
**

Discours prononcé par le F. Zagrel en Ten. Mart. dans la R. L. Temple d'Essenie, O. du Caire.

T. C. F. F.

En entrant parmi nous, vous avez ajouté de nouveaux maillons à la chaîne spirituelle reliant, dans l'invisible, les hommes de désir qui, épris d'idéal et de fraternité et connus, sur ce plan, sous des noms divers, suivant les époques et les lieux, ont transmis, jusqu'à nous, l'enseignement ésotérique des révélations divines.

Ce sont ces hommes que nous voyons actuellement lutter à la fois contre le flot matérialiste qui menace de submerger la race latine et la tradition occidentale et contre le fanatisme aveugle d'un sacerdoce, qui, oublieux de l'esprit et ne prenant que la lettre des écritures et des dogmes, prétend annihiler le libre arbitre, et, après 3.000 ans, relever le veau d'or. Ce sont ces hommes qui, à la face du monde, affirment leur croyance en l'existence, la puissance et la miséricorde de l'Être des êtres, de l'Ancien des jours que les religions nomment Dieu.

Pour votre évolution spirituelle, une seule règle doit vous guider : *l'amour du prochain*.

Aimez-vous les uns les autres, telle est la maxime que Celui que nous reconnaissons comme G. A. et pour maître, donna à ses adeptes, il y a 2.000 ans dans les plaines de la Judée.

Pratiquez la Charité, l'Altruisme, le Pardon des offenses ! Spiritualisez-vous, en rejetant la peau de bête dont, suivant la tradition, Adam fut recouvert après la chute.

Quand vous aurez conquis une puissance suffisante sur ce corps qui vous emprisonne, l'Étincelle Divine, illuminant tout être venant en ce monde, se changera en une flamme ardente, qui, suivant le symbole d'INRI, vous régénérera

et fera de vous un nouvel être spirituel. Vous serez alors deux fois né et mériterez le titre d'Initié.

Et vous, F.:., S.: I.:., vous qui avez le devoir sacré de transmettre nos enseignements et d'amener de nouveaux F.:. à notre cause, je suis persuadé que vous accomplirez sans hésitation votre devoir de Mart.

Que vous importeront les sarcasmes, les sourires ironiques qui vous seront prodigués ! Ramenant sur vous les plis du manteau protecteur, vous passerez au milieu de la foule ignorante et souvent hostile, stoïques sous l'injure, inébranlables dans votre foi, semant les enseignements des Maîtres Vénérés de notre ordre.

Qu'aucun de vous, F.:., ne redoute pièges ou embûches : un guide est toujours là, sûr et fidèle. Telle l'étoile guidant les mages vers le berceau du Fils de l'Homme au milieu des plus profonds ténèbres, au sein du plus grand des chaos, cette étoile vous conduira, lumineuse, vers la lumière Spirituelle.

Vous la connaissez, mes F.:., son nom brille ici, à l'Orient, et sur tous les documents officiels de l'Ordre.

Chevalier de l'Illuminisme chrétien, que votre devise soit dans ces mots :

« Pour le Christ ! par le Christ ! »

Vers le Christ.

MICHAEL ZAGREL, S.: I.:.

*
* *

LOGE OSIRIS N° 318

Il est rappelé que la loge Osiris se réunit tous les vendredis à 8 heures 1/2 précises, dans l'une des salles de l'École hermétique, 15, rue Séguier (de 8 h. à 10 h).

M. Ch. Teder y fait un cours d'hermétisme complet et très documenté.

Librarius, directeur de la Loge, traite de la magie scientifique et pratique.

Les mercredis, aux mêmes heures, cours préparatoire public : Alchimie et hermétisme par Ch. Teder.

Sciences pratique par Librarius : dont actuellement : les plantes au point de vue scientifique, médical, toxicologique, industriel, hermétique, hestétique, mythologique ou légendaire.

Pour être admis aux tenues du vendredi, adresser une demande d'admission à la loge Osiris, à M. Loisselle, 15, rue Séguier.

Conférences Sédir

De retour d'une série de conférences en province et dans l'Europe orientale, M. Sédir donnera, dans sa salle, 32, rue Cardinet (au fond de la seconde cour, à droite, rez-de-chaussée), quatre causeries, le soir, à 8 heures 1/2 très précises. Entrée libre.

Le Vendredi 14 juin : *Le Mysticisme* ;

Le Vendredi 21 juin : *Les Tentations du Christ* ;

Le Vendredi 28 juin : *Le Maître* ;

Le Vendredi 5 juillet : *Le Disciple*.

En outre, les Mardis, 18 et 25 juin, 2 et 9 juillet, dans le même local, à la même heure, séances de consultations théoriques et pratiques. Entrée payante.

Les conférences que M. Sédir a faites à Nice cet hiver sont en vente chez Beaudelot, 36, rue du Bac : *Les Forces Mystiques et la conduite de la vie*. Vol. in-8, 6 fr.

VIENT DE PARAÎTRE :

Pour combattre l'envoûtement, par le Dr PAPUS.

— Envoûtements conscient et inconscient, avec 20 fig.

explicatives. — MM. Hector et Henri Durville, éditeurs, 23, rue Saint-Merri, Paris. — Prix : 1 franc.

Ouvrage extrêmement curieux, entièrement inédit et donnant sous une forme très concise des enseignements pratiques dont les effets sont indéniables.

L'envoûtement — au dire des occultistes — serait l'empoisonnement du corps astral ou double d'une personne, par la haine d'une autre. Il serait quelquefois inconscient, mais dans la majorité des cas il serait parfaitement conscient. Toutes ces actions occultes qui constituent l'envoûtement seraient pratiquées dans les campagnes, même dans les villes, par des individus détenteurs de pouvoirs psychiques et de secrets redoutables dans leurs effets et qui espèrent tirer de l'argent ou semer le malheur terrestre par la pensée ou l'action. Papus, le grand maître de l'occultisme, était seul qualifié pour traiter un tel sujet et pour y apporter une solution satisfaisante. En effet, le lecteur trouvera, dans son ouvrage, non des indications vagues, mais de puissants moyens de défense contre les influences psychiques, moyens à la portée de tous, essentiellement pratiques, presque tous inédits et qu'on chercherait vainement ailleurs. La défense contre l'envoûtement, comprend, d'après Papus, trois étapes : 1° La mise du mental en état de propreté ; 2° l'augmentation des forces psychiques ; 3° enfin la dynamisation de ces forces. L'ouvrage est enrichi de 20 figures explicatives remarquables qui, à elles seules, sont d'un intérêt capital.

*
*
*

Swédenborg, par Charles BYSE. — Léon Martinet, éditeur, 3, rue de Bourg, Lausanne. — Deux volumes in-16 de 370 pages. — Prix : 3 fr. 50.

Emmanuel Swédenborg fut un des savants les plus illustres du dix-huitième siècle et « une des plus fortes têtes

que la nature humaine ait jamais produites ». Admiré par d'éminents écrivains de différents pays, il l'est encore peu connu parmi nous. Ingénieur métallurgiste à Stockholm, il rendit à sa patrie toutes sortes de services. Il publia, notamment, beaucoup d'ouvrages très remarquables sur les mathématiques, la cosmologie, les divers règnes de la nature et la philosophie. A une érudition encyclopédique et prodigieuse, il joignait une intelligence géniale, qui lui fit anticiper, sur plusieurs points, les découvertes de notre époque.

Parvenu à l'âge de cinquante-sept ans, il se démit de sa charge d'assesseur au Collège des Mines et se lança dans un domaine tout différent. Il fut, à ce qu'il prétend, favorisé d'apparitions surnaturelles et entretenit, dès lors, pendant vingt-sept années, des relations suivies avec le monde invisible. Quoi qu'il en soit de ce point, il se plongea tout entier dans l'étude des questions religieuses. Ayant la plume extraordinairement facile, il écrivit une seconde série de livres latins, qui présentaient à l'élite de ses contemporains un protestantisme profondément amendé.

*
*
*

Traitement mental et Culture spirituelle. La Santé et l'Harmonie dans la Vie humaine, par Albert L. CAILLET, ingénieur civil. — Vigot frères, éditeurs, 23, place de l'Ecole-de-Médecine, Paris, 1912. — 1 vol. in-18 raisin. — Prix : 4 francs.

Ce livre curieux et intéressant, le premier de son genre, en France, expose, de la façon la plus claire et la plus pratique, ces doctrines toutes modernes qui jouissent d'un si grand succès en Amérique et en Angleterre, sous les noms de *Christian Science* et de *New Thought*.

On connaît l'efficacité de ces méthodes, efficacité qui est prouvée actuellement par des milliers d'observations, impossibles à nier.

Il n'existait pas encore d'ouvrages en français pour vulgariser leur pratique : cette lacune est maintenant comblée,

et dans le livre ci-dessus on trouve non seulement la théorie et la pratique complètes de tous les modes de traitement psychique, mais encore une étude historique très sérieusement documentée de leurs manifestations diverses dans tous les siècles et dans tous les pays.

C'est un livre qu'il faut lire, autant au point de vue pratique, dans son propre intérêt, qu'au point de vue historique et documentaire, afin de pouvoir juger sainement et en toute connaissance de cause, ces troublants problèmes psychiques qui sont maintenant, plus que jamais, à l'ordre du jour.

*
**

Le Secret de Michel Oppenheim, roman occulte, par A. PORTE DU TRAIT DES AGES. Un volume broché. — Hector et Henri DURVILLE, éditeurs, 23, rue Saint-Merri, Paris-IV^e. — Prix : 1 fr. 50.

*
**

Croquis Scientifiques et Philosophiques, par JOLLIVET CASTELOT, président de la Société Alchimique de France. — Un vol. in-18 de 454 pages. Prix : 3 fr. 50. — Hector et Henri DURVILLE, 23, rue Saint-Merri, Paris-IV^e.

L'auteur a réuni en ce volume alerte et varié, de fond très solide et de lecture attachante, une série de chroniques et d'études sur l'hermétisme, l'occultisme, le psychisme et sur les questions philosophiques scientifiques et sociales. Les principaux sujets qui captivent notre époque avide de synthèse sont envisagés avec sincérité, talent et une indépendance absolue.

Voici d'ailleurs quelques-unes des matières abordées par M. Jollivet Castellot dans son nouvel ouvrage que le public instruit accueillera avec un vif plaisir : La Clef de la Magie Noire. — Stanislas de Guaita. — L'Astrologie. — Origine et Histoire des Races Humaines. — La Pluralité

des Mondes Habités. — Le Magnétisme et la Médecine Spagyrique. — Le Radium. — L'âme de la Plante. — Libre Arbitre et Déterminisme. — L'Homme dans la Nature. — Le Transformisme Zoologique. — La Cellule. — Les théories modernes de l'électricité. — Le Socialisme. — Futura. — Essai sur la Morale. — Enquête sur les phénomènes médianiques. — La Méthode en Occultisme. — Les syndicats. — L'Elixir de longue vie du docteur Doyen.

*
*
*

Des Recettes magiques pour et contre l'Amour,
par René SCHWAEBLÉ. — Un vol. in-18, chez DORBON-
AINÉ, 19, boulevard Haussmann, à Paris. — Prix : 2 fr.

L'un des côtés les plus singuliers de la Sorcellerie est celui qui a trait au grand facteur de la Vie Humaine : l'Amour. En tout temps, en tout pays, l'on a cherché à forcer par des moyens magiques un amour qui vous fuit, ou à enlever à une rivale le cœur de l'homme qu'on aime. Pour parvenir à ce double résultat, on utilisait des philtres, des formules d'envoûtement. C'est le recueil de ces divers secrets magiques qu'a assemblés M. Schwaëblé, en les extrayant de grimoires depuis des siècles en usage dans les campagnes et de vieux manuscrits dormant sur les rayons des bibliothèques. — Il les a, en outre, rapprochés des préceptes qu'Ovide donnait dans son *Art d'aimer*, de documents divers faisant partie des *Archives de la Bastille* (comme les fameuses Messes noires auxquelles Mme de Montespan demandait l'amour du Grand Roi) et des recettes orientales qu'on rencontre dans les livres sacres des Hindous ou dans des livres médicaux. — En résumé, cet ouvrage est non seulement un intéressant ouvrage d'occultisme, mais encore un appoint sérieux à l'étude du *Folk-lore*.

*
*
*

La Réforme des Bases de l'Astrologie traditionnelle (Essai), par J. MAVÉRIC, in-16 Jésus avec 5 fig. explicatives, 2 fr. — Alfred Leclerc, éditeur, 19, rue Monsieur-le-Prince, Paris.

L'auteur a, dans ces quelques pages, épuisé son sujet de la manière la plus méthodique et la plus scientifique.

L'ouvrage se termine par une intéressante bibliographie et deux tables des matières, l'une systématique, l'autre alphabétique.

* * *

Le Songe de la Vie, par GEMMA DE VESME. — Drame en 4 actes. — Librairie Fischbacher, 33, rue de Seine. — Prix : 2 fr. 50.

* * *

Pour vaincre le Destin. L'Art de réussir. L'Art d'être heureux, avec 1 fig. et 2 portraits, par Hector DURVILLE. — MM. Hector et Henri Durville, éditeurs, 23, rue Saint-Merri, Paris. — Prix : 1 franc.

* * *

L'Évolution de l'Occultisme et la Science d'aujourd'hui, par Pierre PLOBB. — MM. Hector et Henri Durville, éditeurs, 23, rue Saint-Merri, Paris. — 1 vol. in-16. — Prix : 3 fr. 50.

* * *

Les Mystères de l'Horoscope, *Astrologie à la portée de tous. Méthode rapide, sans calculs d'érection et d'interprétation d'un Horoscope*. Préface de Camille Flammarion. Lettre de Joséphin Péladan. Orné de 18 fig. dans le texte, par Ely STAR. — MM. Hector et Henri Durville, éditeurs, 23, rue Saint-Merri, Paris. — 1 vol. in-8 carré. — Prix : 5 francs.

*
* *

Nous signalons à nos lecteurs l'apparition, chez Dorbon, 19, boulevard Haussmann, Paris de deux ouvrages appelés croyons-nous, à un grand succès.

D'abord **Cagliostro**, le maître inconnu, par le Dr Marc-Haven, ouvrage admirablement écrit et contenant des révélations remarquables sur les sociétés secrètes et l'exercice des pouvoirs magiques.

Ce volume est accompagné de plusieurs rares illustrations.

*
* *

La Réincarnation, par Papus, ouvrage entièrement inédit avec 8 planches hors texte. 3 fr. 50.

*
* *

L'ARCHÉOMÈTRE DE SAINT-YVES

Cet important ouvrage est en cours d'impression ; les 200 premières pages sont tirées ; nous rappelons à nos lecteurs que ce volume est en souscription au prix de 25 francs *payables d'avance*, chez Dorbon, 19, boulevard Haussmann, à Paris. Ce prix sera porté à 30 ou 35 francs dès l'apparition de l'ouvrage.

Le Gérant : G. ENCAUSSE.

Imprimerie de l'Initiation, 15, rue Séguier, Paris.

Librairie Générale et Internationale **G. FICKER**

PARIS — 6, rue de Savoie, 6 — PARIS

SENSATIONNEL !

Vient de paraître :

MÉTHODE PRATIQUE

Pour produire

LE CHARME ET LA FASCINATION

Sur n'importe quelle personne

sans passes magnétiques

Par CALYPSO

Volume 28/22 c. m., broché..... 10 francs

Remise 10 0/0 aux Abonnés de l'Initiation

Vient de paraître :

Jean BELUS

Philosophe hermétique

TRAITÉ DES RECHERCHES

Pour la découverte des personnes disparues, des enfants, animaux et objets perdus ou volés. Moyens certains pour connaître le lieu où ils se trouvent, ainsi que le signalement des voleurs et l'endroit où ils se cachent. Chapitre spécial pour découvrir la provenance des lettres anonymes. Etude sur la recherche des trésors cachés. Méthode magique et rationnelle.

Un vol. 22/14 c. m., broché..... 5 francs.

Librairie Générale et Internationale G. FICKER

PARIS — 6, rue de Savoie, 6 — PARIS

VIENT DE PARAÎTRE

La vraie Vie est toute au delà, par M^{me} Marie
MERCIER, médium. — Un volume 18/12 c. m.
Broché..... 3 fr. 50

Les Mystères de l'Occulte, par A. PORTE DU
TRAIT DES AGES. — Un volume 18/12 c. m.
Broché..... 1 fr. 50

Phénomènes vus, racontés par le médium, suivi
d'un *Guide pour les expériences*, par M^{me} Marie
MERCIER, médium. — Un volume 18/12 c. m.
Broché..... 1 fr. 50

**Une Séance de Spiritisme chez J.-K.
Huysmans**, par Gustave BOUCHER. — Un
volume 19/14 c. m..... 1 fr. 50

**Les Prophéties sur Lyon, la France et
le Monde Entier**, par Laurent de BRINDES. —
Un volume 22/14 c. m..... 1 fr. 50

Dorotchim ou la Gloire de Sodome, par
KAMIDEL. — 3 volumes 18/12 c. m. . . 1 franc

Librairie Générale et Internationale **G. FICKER**
PARIS — 6; Rue de Savoie, 6 — PARIS

*La Librairie Générale et Internationale fournit
aux meilleures conditions tous les ouvrages et objets divers
intéressant les sciences occultes.*

DUCASSE-HARIPSE

L'AMOUR ET L'AUTEL

Roman

Volume 18/12 c. m., broché... 3 fr. 50

LA CLEF MYSTÉRIEUSE

DE

LA SAGESSE ÉTERNELLE

Chrétienne et Cabbalistique

divine et magique, universelle, tri-unité

Établie par **Henri KHUNRATH** (1609)

*Nouvelle édition de luxe comprenant la reproduction en gravure
des 12 planches originales*

par les docteurs PAPUS et MARC HAVEN

Un volume de grand luxe : 10 fr.

On reconnaît la rareté et l'intérêt des planches hermétiques et magiques de Khunrath; jusqu'à présent, ces planches étaient sans valeur, puisqu'elles n'étaient pas accompagnées de leur texte.

Les docteurs Papus et Marc Haven ont remédié à cet état de choses en publiant, chez M. G. Ficker, une édition de luxe donnant l'explication de chaque gravure